

19. AUSTRALIE, PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINEE, ILES SALOMON 2002

Mon voyage du 2 septembre au 26 novembre 2002

En Australie du lundi 2 au dimanche 8 septembre 2002 (première semaine)

Nouveau départ, nouveau voyage...

Lundi, métro et bus pour l'aéroport de Marseille-Provence. Ça commence mal : en quittant le bus, je reste collé à mon siège par un chewing-gum (non, ce n'est pas drôle...).

Puis l'avion pour Londres est annoncé avec deux heures de retard, ce qui risque de me faire rater mon vol pour l'Australie. Je récupère alors mon sac déjà enregistré, histoire d'aller plus vite à Londres où je dois changer d'aéroport. Avant de partir, le personnel d'embarquement me dit qu'un agent de la British Airways m'attendra à la sortie de l'avion et me conduira à un taxi qu'il prendra en charge, seule façon d'éventuellement attraper mon vol (et il n'y en a qu'un par jour...).

J'arrive à Londres deux heures plus tard et là, bien sûr, personne ne m'attend ni n'est au courant. La British Airways s'en fout et je me débrouille tout seul en me rendant à l'autre aéroport londonien par mes propres moyens. Heureusement, ça circule bien et j'arrive 5 minutes avant l'embarquement, car cet avion a aussi du retard. Ouf !

Décollage sur la Qantas à 22H50.

Mardi, après une assez bonne nuit, je fais escale à Singapour à 18H, j'ai presque deux heures de libre avant de reprendre le même avion pour Melbourne.

Je m'aperçois que la Qantas a un avion direct pour Perth, ma destination finale, à peu près à la même heure, ce qui me ferait arriver avant minuit au lieu de demain matin après 8 heures. Seulement la Qantas, quelle stupidité, refuse de changer mon billet (je dois en acheter un autre...), alors qu'ils ont de la place et que j'ai mes bagages avec moi. Je suis en colère, mais que faire ? En plus, j'ai sans doute payé mon voyage bien plus cher en faisant le long détour par Melbourne. La Qantas, une autre compagnie à éviter à l'avenir, d'autant plus que le service, s'il est aimable, est léger : pas même une serviette humide pour se nettoyer la figure au réveil. Je repars...

Mercredi, arrivée à Melbourne à 4H45. Je prends ma correspondance pour Perth à 6H10 (2 700 kilomètres à vol d'oiseau) et y arrive à 8H20, 4 heures plus tard compte-tenu du décalage horaire. Je n'ai pratiquement pas dormi cette seconde nuit. Quel long et fatigant voyage ! Et il fait bien gris !

La mouche que j'ai baguée chez moi et transportée jusqu'ici (afin de vérifier si elle retrouve toute seule le chemin de retour, expérience migratoire) vit toujours. Ouf ! Je lui redonne sa liberté avant de passer la police de l'immigration. A mon retour à Marseille, si je la rencontre, je pourrai ainsi voir si elle est arrivée et dans quelle forme (notamment en la repesant) ... Ceci pour répondre à une vieille interrogation qui me turlupine depuis toujours : les mouches que nous transportons sans le vouloir dans nos voitures retrouvent-elles le chemin de leur famille ?

A l'aéroport de Perth, je me renseigne pour louer un petit camping-car pour demain, ce que je fais. Puis bus pour la ville, chambre dans un Backpackers (hôtel pour routards) et visite du centre dans l'après-midi.

Perth, fondée en 1829, est une ville de 1,4 millions d'habitants, aérée et agréable, sans trop de circulation automobile, mais sans charme particulier. C'est la capitale de l'Australie Occidentale, le plus grand état d'Australie, et j'y vois beaucoup d'Asiatiques.

Déjeuner au Mc Donald's, deux fois moins cher qu'en France. D'ailleurs, l'Australie, en dehors du vol pour s'y rendre, est une destination assez bon marché.

Bonne promenade. Je visite deux musées, présentant de l'art aborigène, des animaux de la faune australienne (et il y en a certains que je n'avais jamais vus...), notamment de multiples catégories de marsupiaux, des squelettes d'animaux préhistoriques et une carcasse immense de requin-baleine.

Dans un commerce, je trouve un CD que j'ai commandé à la FNAC sans succès depuis plus de 6 mois. Puis je me rends à un parc en hauteur d'où la vue sur la ville est superbe, avant de rentrer à mon hôtel vers 18H30, à la tombée de la nuit. C'est la fin de l'hiver dans l'hémisphère sud, les jours rallongent (en ce moment : 6H/18H15).

Je me couche tôt.



Parlons un peu de l'Australie :

14 fois la France, sixième pays du monde par sa superficie, mais seulement 19 millions d'habitants, c'est vous dire s'il y a de la place (2 habitants/km²), surtout que le tiers habite à Sydney et Melbourne, sur la côte ouest. 4 000 kilomètres de long sur 3200 de large, l'Australie est un continent au sud de l'équateur. Septembre, c'est donc la fin de l'hiver (notre mois de mars, si on veut) ...

La population est en majorité chrétienne (58 %) et on ne compte plus que 350 000 aborigènes, les indigènes du pays, aujourd'hui civilisés pour la plupart. Découvert dans la première partie du seizième siècle, les Anglais attendirent 1788 pour y envoyer des bagnards (448 hommes et 188 femmes) afin de la peupler sans tenir compte des indigènes. En 1850, découverte de filons d'or. Le 1 janvier 1901, création de la fédération du Commonwealth qui permet à l'Australie de devenir un état à part entière, avec sa tête la royauté anglaise. Aujourd'hui encore, après le référendum de 1999, la reine Elisabeth est toujours souveraine de ce pays.

L'Australie est une nation industrialisée relativement prospère, bien que l'essentiel de ses revenus provienne encore de l'agriculture et de l'exploitation minière. Le PNB par habitant est toutefois inférieur de 20% à celui de la France.



Jeudi. Bien dormi, plus de dix heures ! Il fait gris, temps instable.

Bus pour aller récupérer mon petit camping-car : un minibus Toyota aménagé, avec lit et couchage, cuisine et accessoires, mais sans douche ni WC. 50 euros par jour, assurance minime, mais kilométrage illimité ; ce n'est pas bien cher. Je prends la route à 9 heures.

On roule à gauche en Australie, normal puisque c'est une ex-colonie anglaise. Peu de routes goudronnées à travers l'immense pays, mais en bon état. Mais nombreuses pistes...

Première étape : **Fremantle**, une bourgade au sud de Perth, de l'autre côté de la Swan River, sur l'Océan Indien. Intéressant musée consacré à l'histoire du coin et à l'immigration dans le pays. Avant la seconde guerre mondiale, en quelques années, la population a doublé grâce à ce phénomène ; il faut dire qu'il y a de la place ici ! Les immigrants venaient surtout d'Europe (Angleterre et Irlande évidemment, mais aussi de France, d'Hongrie et de beaucoup d'autres pays), d'Asie et des îles du Pacifique, en tout plus de 120 nationalités différentes. Après la guerre, l'Australie a fortement réduit l'immigration, pour cause de problèmes économiques, mais a toutefois recueilli beaucoup de Vietnamiens.

Aujourd'hui, elle accueille surtout des réfugiés et des personnes pour regroupement familial, et recrute dans certains corps de métier, en tout environ 85 000 personnes par an.

Plus tard, arrêt dans un supermarché pour faire mes courses et remplir mon petit frigo.

Puis, à **Bunbury**, je visite un musée sur les dauphins, qui vivent dans la mer juste en face (mais je n'en vois pas...). Sur la route, mon premier panneau « Attention, passage de kangourous », mais le seul kangourou que je vois est écrasé sur le bas-côté. Les kangourous représentent en Australie le principal danger pour les conducteurs, surtout à l'aube, au crépuscule et durant la nuit. D'ailleurs, beaucoup de véhicules sont équipés de pare-buffles pour cette raison ; mais pas le mien.

Encore plus au sud, arrêt à **Busselton**, qui possède une jetée en bois s'avancant dans l'océan sur plus de 2 kilomètres. Vers 18 heures, fatigué, je trouve un endroit désert où me garer pour la nuit, en pleine nature, peu après Margaret River. Je m'installe, me couche et m'endors presque aussitôt.

325 kilomètres au compteur.

Vendredi. Mal dormi ; ce n'est pas que le lit du camping-car soit inconfortable, non, loin de là, mais c'est le fait de la pluie et du décalage horaire. J'ai cauchemardé...

Temps bien couvert, départ à 6H30. Route vers Augusta et son phare, tout au sud-ouest du pays, puis premier plein d'essence (sans plomb) : 478 kilomètres, 45 litres, soit 11 litres/100, et 45 dollars australiens, soit 25 euros (deux fois moins cher qu'en France).

Direction Pemberton, route quasi-déserte, pratiquement pas d'habitations. Encore des kangourous écrasés. Petit vignoble, forêts d'arbres immenses, pâturages, vaches et moutons. Et aussi deux petits alcapas, bien mignons et pas du tout effrayés.

A **Pemberton**, petit musée des pionniers et de la forêt de Karri. Voletant dans la rue, un groupe de superbes cacatoès : ventre vert clair, ailes vert foncé, tête et queue noires et face violette avec un point rouge sur le front.

Je traverse des forêts sur plusieurs dizaines de kilomètres. A **Walpole**, je m'arrête à la forêt des géants ; une passerelle grimpant à une hauteur de 40 mètres permet de marcher entre de gros eucalyptus rouge pouvant atteindre 60 mètres de haut et 16 de circonférence. Et, bonne surprise, le soleil apparaît.

Vers 18 heures, je gare mon camping-car dans un endroit calme, près d'un étang.

447 kilomètres au compteur.

Samedi. Il fait beau, enfin ! Et cela change tout... J'ai bien mieux dormi et suis réveillé par une fanfare d'oiseaux de toutes sortes. Sympa. Toilette en plein air et bon petit-déjeuner (je me prépare deux oeufs au plat). 8 heures, c'est le départ.

Tout près d'ici, **Mount Barker** est une petite ville de style western, visiblement habitée par d'anciens immigrés de France : je vois partout le nom de Plantagenêt. Beaux paysages aux alentours.

A 11 heures, alors que le temps se couvre, j'arrive à **Albany**, la plus ancienne colonie européenne en Australie Occidentale, fondée dès 1826. J'y visite la vieille prison de l'époque, puis monte sur une colline : belle vue sur la ville, le port et la baie donnant sur la mer du Sud.

La route est longue mais en bon état, limitée à 110 km/h, ce qui est bien. Tous les 5 ou 10 kilomètres, une piste en terre ocre conduit à une ferme isolée. Champs à perte de vue, souvent recouverts de petites fleurs jaunes, c'est magnifique, cela tranche avec l'ocre et le vert tout autour. J'apprendrai par la suite qu'il s'agit de la fleur du "canola", une céréale qui semble locale (est-ce que canola se traduit en français ?).

Tous les 30 ou 40 kilomètres, un village se concentre autour d'une épicerie qui fait éventuellement aussi office de station d'essence (ou vice-versa). Je croise de rares voitures et déjeune vers Jerramungup.

Encore 120 kilomètres de route déserte vers Ravensthorpe. J'ai croisé en tout et pour tout 3 voitures ! C'est le bush : bosquets d'arbres, buissons et sable quelquefois. En parlant de bush, si je croisais l'original (Georges W.), p't'être bien que je lui casserais la figure, vu la politique de c.. qu'il mène partout dans le monde. J'en arrive même, c'est vous dire, à regretter l'époque de la guerre froide, lorsque l'URSS pouvait contrebalancer le pouvoir américain...

A **Ravensthorpe**, j'admire sur le trottoir des perruches grises à tête rose. Plus loin, c'est une farandole de cacatoès verts, noirs et jaunes. Quelle chance ils ont, les Australiens, d'avoir autant de beaux oiseaux !

Je continue ma route, toujours aussi déserte, et m'arrête vers Munglinup. J'avais prévu de faire 130 kilomètres de plus, mais la nuit tombe. Ah, si les journées pouvaient durer 2 ou 3 heures de plus !

21 heures : le ciel est superbement étoilé, la voie lactée grandiose.

505 kilomètres au compteur.

Dimanche. Beau temps. Départ à 6 heures pour Esperance (quel beau nom), une petite ville à vocation balnéaire: eaux limpides et plages de sable blanc, vagues et surf sur l'océan. J'y prends mon petit-déj et repars.

210 kilomètres vers le nord, jusqu'à **Norseman**, où j'arrive vers 11H30. La route était bordée de buissons et d'arbustes, j'ai croisé 4 ou 5 voitures, pas plus, et 5 minuscules villages, si on peut les appeler comme ça.

Je continue, toujours plein nord et longe quelques lacs à demi asséchés entourés de sable roux à perte de vue, magnifique.

Puis encore le bush. J'aperçois des dizaines de kangourous écrasés sur le bas-côté, mais je n'en ai toujours pas vu de vivant. Pourtant, elles ne devraient pas passer inaperçues, ces grosses bêtes, non ?

A 13 heures, après 500 kilomètres de route, j'arrive à **Kambalda**, un village assez étendu. Une petite colline offre une vue à vous couper le souffle (petite pensée pour mon ami Charles, voyageur de NF) : sable rose et blanc au milieu de monticules verts, s'étendant jusqu'à l'horizon. Magnifique.

Et, pour couronner le tout, un émeu hirsute passe nonchalamment devant moi (l'émeu est un peu l'équivalent de l'autruche africaine ; il peut atteindre 2 mètres de haut, lorsqu'il daigne lever la tête).

Plus loin, un genre de caméléon traverse la route à petits pas : il n'a pas de queue et ressemble à un dinosaure avec sa forte carapace (ce n'est peut-être pas un caméléon, finalement...). Je déjeune, puis arrive à Kalgoorlie vers 15H30.

Kalgoorlie est une ville assez étendue, aux grandes rues en damier, de 30 000 habitants. Créée en 1893, lors de la découverte d'or dans le secteur, c'est toujours une ville minière, restant la première productrice d'or du pays ; un peu en déclin, certes, mais encore suffisamment riche à première vue. Là aussi, certains bâtiments me font penser à ceux du Far-West.

Dans un grand parc clôturé au milieu de la ville vivent en semi-liberté émeus et kangourous (enfin !). Ces derniers sont attachants et certains viennent manger dans ma main. Qu'elle est belle, cette femelle dont la tête du petit dépasse de la poche ! Beaucoup de cacatoès aussi, c'est merveilleux !

Ici, c'est le début de l'Outback du Sud, un grand désert. C'est aussi le coin des "Road Train", ces camions tirant plusieurs remorques à leur suite ; le tout peut atteindre 36 mètres de long, et ce n'est pas facile à doubler.

A la tombée de la nuit, je vais dormir à quelques encablures de la ville, en plein bush.

593 kilomètres au compteur (chaque jour un peu plus...) et 1 870 durant cette première semaine de voyage qui se termine.

Deux ou trois choses encore...

Les Australiens que j'ai croisés jusqu'à présent sont sympas et serviables, malgré leur air un peu rude ou bourru. Ils marchent quelquefois pieds nus et parlent anglais (ah bon !).

J'ai vu très peu d'aborigènes, et ceux que j'ai vus étaient souvent des clochards (ils ont du mal à vivre dans notre monde, eux qu'on a chassés de leur terre ancestrale...).

Le Guide du Routard sur l'Australie n'existant pas, je voyage avec le Lonely Planet, qui est une maison australienne de guides de voyage. Mais ce guide est toutefois rédigé en français. Je ne résiste pas au plaisir de vous citer le paragraphe suivant, écrit donc par un Australien, sur sa langue :

"Si vous voulez vous faire passer pour un Australien, il vous faudra nasiller, écourter les mots de plus de deux syllabes, ajouter une voyelle à la fin et ponctuer votre discours d'autant de jurons que possible."

Eminem serait-il Australien ?

En Australie du lundi 9 au dimanche 15 septembre 2002 (seconde semaine)

Lundi. Temps gris. Départ à 6 heures pour Coolgardie, une autre ville minière, à quelques kilomètres. Lorsqu'un filon y fut découvert en 1892, le hameau vit arriver 15 000 nouveaux habitants en l'espace d'une nuit. Aujourd'hui, en plein déclin, Coolgardie ne compte plus que 1 260 habitants mais conserve de beaux bâtiments d'époque, ce qui lui confère un certain charme. Je prends d'ailleurs mon breakfast près d'une maison de style Louisiane. Tout autour de moi gambadent des kangourous, comme quoi il suffisait d'attendre ! Je repars avant 8 heures.

La route, vers l'ouest, en direction de Perth, traverse toujours le bush. Par moment, j'ai l'impression d'être en Afrique Australe : terre ocre rouge, points de verdure, arbres au tronc rouge comme les acacias. Ne manquent que les gens marchant le long de la route...

Je prends une douche dans une station d'essence, puis m'arrête au bout de 329 kilomètres à la poste de **Merredin** pour me connecter deux heures à Internet. Je fais aussi quelques courses dans le supermarché du coin. Le soleil brille maintenant.

Mauvaises nouvelles à la radio : d'une part un tremblement de terre de force 7,7 sur l'échelle de Richter a secoué la Papouasie-Nouvelle-Guinée, d'autre part deux touristes allemandes ont eu de gros problèmes de sécurité en Australie du Nord ; deux endroits où je dois me rendre prochainement.

De Tamming à York, 82 kilomètres de route campagnarde m'enchantent par les paysages : champs fleuris de jaune, prés verts, moutons, arbustes de toutes couleurs, arbres aux fleurs blanches, palmiers curieux, nombreuses perruches vertes et noires et bien d'autres oiseaux. Et je ne croise que 3 voitures durant ce trajet !

York est une petite ville de 3 000 habitants, fondée en 1831 et ayant préservé de nombreux et superbes bâtiments d'époque. Mais j'y arrive au déclin du soleil, un peu trop tard pour prendre de belles photos. Je m'éloigne ensuite de la ville pour passer la nuit au calme.

520 kilomètres au compteur.

Mardi. Départ à 6 heures, beau temps. Today, visite de **Toodyay**, village de 800 habitants ayant aussi conservé de beaux édifices. Je déjeune sur un petit parking et suis entouré de cacatoès roses et mauves assez turbulents.

J'arrive sur la côte ouest à 10 heures et rejoins le **Yanchep National Park** 20 minutes plus tard. Un endroit charmant : ce parc, autour d'un petit lac, sent le miel (incroyable !) et abrite de nombreux koalas dans un enclos et beaucoup d'oiseaux en liberté, comme les cacatoès, perruches, petits rapaces, canards et bien d'autres. Les arbres ici sont magnifiques, notamment ceux avec des fleurs rouges. Balade agréable.

Vers 13 heures, j'arrive à **Lancelin**, un village plus au nord, parmi les dunes de sable blanc, au bord d'une belle plage. L'eau est cristalline et je déjeune au soleil. Que c'est bon ! L'endroit est visiblement beaucoup fréquenté par des 4x4 et autres engins des sables, car les dunes comportent de nombreuses traces. Mais aujourd'hui c'est calme : personne à l'horizon, le bonheur...

A 15 heures, je reprends ma route vers le nord pour arriver deux heures plus tard à **Cervantes**, autre petit village étendu le long d'une longue plage de sable blanc. J'assiste au beau coucher du soleil, mais le temps de préparer mon appareil photo, le soleil a déjà disparu !

Je trouve encore un endroit perdu pour dormir, en me cachant un peu, car il semble qu'il est interdit de camper pratiquement partout par ici.

457 kilomètres au compteur.

Mercredi. 11 septembre, date fatidique. 1 an, 1 an déjà ! 1 an que pour défendre la Palestine opprimée, le fou a frappé le tyran. 1 an que pour cela des personnes innocentes ont laissé leur vie, des gens comme vous et moi, d'ailleurs peut-être en désaccord avec la politique étrangère de leur gouvernement. 1 an déjà que la folie des hommes a frappé ! Mais cela ne suffira pas, la folie des hommes n'a pas de limite...

5H15, je pars. 12 kilomètres dans la nuit noire pour rejoindre le **Nambung National Park**. Deux kangourous traversent la route devant moi, drôle d'impression ; heureusement que je roule doucement ! C'est marrant les kangourous : ils ne peuvent se déplacer vite qu'en sautant, car en marchant ils ont des problèmes et se traînent comme des boiteux, leurs pattes de devant sont tellement courtes et atrophiées !

Le parc que je visite recèle un trésor : le **Pinnacles Desert**, un désert de sable d'où sortent de nombreux menhirs naturels, qui peuvent atteindre 5 mètres de haut.

J'attends le lever du soleil avec crainte, car le ciel est assez nuageux, mais ne suis pas déçu : à 6H30 tous ces rochers s'illuminent, c'est vraiment magnifique ! J'aperçois de nouveau deux kangourous gambadant l'un derrière l'autre, mignons comme tout.

Je repars un peu plus tard par une route qui longe la côte de loin, montant vers le nord. Je passe par Port Denison, Greenough et arrive à **Geraldton** vers 11 heures. Je visite un beau musée sur la faune, flore, vie marine et histoire de la région et y apprend que le caméléon aperçu l'autre jour s'appelle en anglais un "Gidgee Shink". Puis je me balade un peu dans la ville et déjeune dans un Mc Do, pour changer un peu, avant de repartir vers 14 heures.



Direction **Hutt River Province**, un territoire indépendant dont je vous raconte l'histoire (extraits du Lonely Planet):

"Le fermier Len Casley, écœuré par les quotas imposés par le gouvernement sur la production de blé, a fait sécession avec le Commonwealth d'Australie le 21 avril 1971 et s'est autoproclamé prince Leonard de Hutt, monarque de l'unique principauté au monde instaurée sans effusion de sang. Plus de trente ans plus tard, leurs majestés, le prince Len et la princesse Shirley, élèvent des moutons sur leur propriété de 75 km², qu'ils partagent avec leurs héritiers et les touristes qui viennent régulièrement leur présenter leurs respects.

La province compte plus de 20 000 citoyens vivant à l'extérieur du territoire, dans 70 pays. Les quelques 20 personnes qui vivent sur place ne paient pas d'impôts et n'ont, par conséquent, pas droit aux avantages sociaux offerts par l'état australien. La province possède ses propres armées, de terre, de l'air, ainsi que sa Marine, qui ne servent, aux dires de la princesse Shirley, que pour les cérémonies. Etc...."

Je précise que ce territoire ne donne pas même sur la mer, mais sur un ruisseau de moins de 2 mètres de large. Marrant tout ça, non ? Il faut vraiment que j'y aille pour me rendre compte (pas besoin de visa...).

Une longue piste en mauvais état y conduit. J'y arrive en milieu d'après-midi et suis reçu durant une petite heure par la princesse Shirley, une dame sympathique d'au moins 75 ans, qui répond gentiment à toutes mes questions, et il y en a, car cette aventure m'intéresse. C'est la première fois qu'une princesse s'occupe de moi ainsi... Elle a 7 enfants, 4 garçons et 3 filles, et son mari ne manque donc pas d'héritiers.

La principauté a ses propres billets de banques et ses timbres, qui ne servent en fait qu'aux touristes. Elle a même des représentations diplomatiques dans plus de 30 pays, dont un consul en France, à Bandol. Son économie est basée sur l'agriculture, l'élevage et les fleurs séchées. Elle voudrait aussi ouvrir un aéroport international (!) et avoir un Duty Free. Oui, oui...

Et je ne vous dis pas les difficultés rencontrées avec le gouvernement australien, ni le nombre de procès qui lui ont été intentés et qu'elle a tous gagnés en se basant sur la législation du Commonwealth. Si vous voulez en savoir plus, voici l'adresse de son site Internet (en anglais) : <http://www.principality-hutt-river.com/>.

Je reprends ma route vers **Kalbarri**, une ville de 2 000 habitants, sur l'océan, dans un bel environnement de falaises. Mais difficile d'y trouver un coin discret pour dormir, le camping sauvage étant interdit dans les environs et les amendes étant très lourdes. Je ne veux pas aller dans un terrain de camping, non pas pour économiser, mais pour éviter le bruit et la promiscuité. Et puis la nature est si belle ! Je me cache finalement en retrait de la route derrière des buissons, car il n'y a pas d'arbres dans le secteur, et éteint la lumière chaque fois que j'entends une voiture passer (toutes les demi-heures environ...). Ça se passe bien finalement. 477 kilomètres au compteur.

Jeudi. Départ matinal, 5H30, et mauvaise piste dans le **Kalbarri National Park**, tôle ondulée et sable. Kangourous aussi, bien vivants, et qui me font coucou. Beau lever de soleil, temps superbe. Plusieurs points de vue géniaux sur les gorges de la Murchison River et les environs sauvages.

Puis route monotone vers le nord. Les Australiens appellent cette région le Midwest, facile à comprendre, pas besoin de traduction. La terre est ici plus rouge qu'ailleurs et le contraste avec les arbustes bien verts ou fleuris est saisissant. Bosquets à perte de vue, quelques animaux aussi, lièvres, kangourous (qui me semblent de plus petite taille) et émeus. Pas de station d'essence sur près de 300 kilomètres, j'ai bien peur de tomber en panne, mais finalement non, c'était juste. Arrêt à **Hamelin Pool** pour voir deux curiosités : la vieille station de télégraphe, mais surtout les stromatolithes, ce microbe vivant depuis 1,9 milliards d'années et qui serait à l'origine de toutes les espèces d'animaux (dont l'homme). Ils vivent toujours ici, en bord de mer, et ressemblent à des rochers, finalement un peu comme le corail.

Autre chose surprenante : la plage est ici composée de tonnes de débris de coquillages, sur près de 10 mètres de profondeur. C'est la Shell Beach, et elle s'étend sur 110 kilomètres. On se servait il n'y a pas si longtemps de ces blocs de coquillages agglomérés pour construire des maisons, car il n'y a ni pierres ni bois dans la région.

Je casse-croûte, il fait chaud et les mouches me gênent. Non, je n'y vois pas la mienne. Comment la reconnaître, me direz-vous ? Facile : je lui ai peint une tache rouge au-dessus de la tête. J'avais bien essayé d'autres solutions, mais aucune ne m'avait donné entière satisfaction : peindre les ailes (elle ne s'envolait plus...), lui mettre une couronne sur la tête (elle la perdait...), et même lui faire porter un étendard français (ce qu'elle a refusé gaillardement, prétextant qu'elle était citoyenne du monde et non de la France, d'une part, et, d'autre part, que la France n'était pas un pays de liberté, et malhonnête, en plus...). Bref, elle n'est donc pas là ; qui sait ? Peut-être déjà de retour à Marseille. Si vous la voyez, dites le moi, je compte sur vous...

J'arrive vers 14H à **Denham**, la ville la plus occidentale d'Australie, bled un peu perdu de 1 150 habitants, ne vivant que de la pêche à la crevette et du tourisme. Elle se trouve dans la péninsule de Shark Bay (Baie des Requins), mais c'est surtout des dauphins qu'on peut y observer. Quelques édifices sont bâtis en briques de coquillages, notamment l'église et un restaurant.

Un peu plus loin, un lagon superbe, d'un bleu d'une pureté ! Magnifique ! Je croise aussi un varan d'au moins 80 centimètres, ça surprend.

Dans le **Peron National Park**, je vois un émeu suivi de sa progéniture. Marrant : les émeus marchent comme les poules, avec le cou qui fait tic-tac, paraissent aussi bêtes qu'elles, et leurs enfants ressemblent à de gros poussins gris, mais vraiment gros, peut-être 50 fois plus gros qu'un poussin de poule. Amusant donc... Et puis j'aime l'émeu, mais est-ce réciproque ? That is the question : l'émeu m'aime t'il ? En tout cas, l'émeu m'émeut...

Fin d'après-midi à la belle plage de Monkey Mia, où il n'y a pas de singes, mais des dauphins souffleurs. Je m'offre une promenade en catamaran, une heure et demie, pour le coucher du soleil. C'est génial, les dauphins sautent autour du bateau, mais je ne suis pas assez rapide pour les prendre en photos. Coucher de soleil magique, puis il fait subitement frais, avec un petit vent qui gonfle bien les voiles. Excellente croisière.

Je reprends donc mon camping-car de nuit et roule vers l'est ; il faut que je sois au moins à 16 kilomètres de Denham pour camper sans être en infraction. Je me gare en retrait de la route et prépare ma journée de demain. Aujourd'hui, en tout cas, elle a été bien remplie !

565 kilomètres au compteur.

Vendredi 13 : jour de chance ? Départ à 6 heures. Ciel limpide. Douche dans une station-service qui fait aussi camping. Route vers l'est sur 115 kilomètres, jusqu'à la route principale. Un régal pour les yeux, ces buissons verts parsemés sur la terre rouge. Émeus, chèvres, moutons, moulins à vent pour alimenter les puits...

Je continue vers le nord sur 200 kilomètres au travers de paysages désolés. Hécatombe de kangourous, les corbeaux se régalaient. Peu de circulation, je ne croise pratiquement que des camping-cars ou des voitures tractant des caravanes ; la région est en effet très touristique.

J'arrive à 11H30 à **Carnarvon**, la plus grande ville à 300 kilomètres à la ronde : 6 900 habitants, dont quelques familles d'aborigènes bien noirs aux cheveux à moitié blonds ! Bel environnement marin, mais pas grand chose à voir. Grâce au climat, l'économie du coin est basée sur la culture de fruits tropicaux, notamment des bananes et des mangues, mais aussi des oranges, tomates etc...

Encore 200 kilomètres de route désertique, monotone, sans intérêt. Vent fort et beaucoup de poussière. Je m'arrête dès 17 heures, dans un coin perdu sur une piste à l'écart de la route. Un endroit tranquille où je profite un peu du soleil en bouquinant et où je resterai passer la nuit. Pour dîner, je me fais griller un gros steak. Il faut dire que la viande de bœuf est excellente en Australie et presque deux fois moins chère qu'en France, alors j'en profite.

515 kilomètres au compteur. Mais, vous demandez-vous, pourquoi rouler autant tous les jours ? Tout simplement parce que l'Australie est vaste et peu peuplée, et qu'il n'y a pas grand chose à y voir, à part les paysages. Par exemple, aujourd'hui, sur 515 kilomètres, je n'ai croisé qu'une ville, et toute petite encore...

Samedi. Réveil au lever du soleil, très beau car le ciel est partiellement couvert ; cela donne des nuances de rose, mauve et rouge superbes. Le vent ne souffle plus. Copieux petit-déjeuner et démarrage à 7 heures. Deux kangourous traversent devant moi et s'arrêtent assez près, je prends vite l'appareil photo, mais, zut, la pile est déchargée. Le temps de la changer, ils ont disparu, évidemment. Ce n'est vraiment pas facile de photographier des animaux sauvages !

Mais, chance, plus loin, d'autres kangourous m'observent, dont un gris (ils sont bruns d'habitude) et, bien qu'un peu loin, je les photographie. Il faut savoir qu'il y a plusieurs dizaines d'espèces de kangourous, dont les plus courants sont : le kangourou roux, pouvant mesurer 2 mètres de haut, le kangourou gris oriental, le kangourou gris occidental (celui que je viens de voir), le wallaby, plus petit. Et puis encore le kangourou arboricole, qui a la taille d'un chat et vit dans les arbres... Vers 9 heures, j'arrive à **Coral Bay**, un village touristique de 120 habitants, aux portes du **Ningaloo Marine Park**, sur la Coral Coast (Côte de Corail), une des plus belles destinations de la planète pour l'écotourisme (d'après mon guide). C'est comme la fameuse Grande barrière de Corail, mais en plus petit et plus préservé, avec des fonds marins superbes, paraît-il. Plus de 220 espèces de coraux et de 500 espèces de poissons y sont répertoriées (recensées par l'Insee ?). Un endroit favori pour l'énorme requin-baleine, qui peut mesurer 18 mètres de long et peser 40 tonnes ; heureusement, il n'attaque pas l'homme ! Allons voir...

Extraordinaire ! Deux heures à bord d'un bateau à fond de verre, dont une petite heure de snorkelling (nage avec masque, tuba et palmes). Je n'avais jamais vu de coraux aussi beaux. Moi qui les imaginais tous en forme de branches rouges, j'en vois ici de toutes sortes : des en forme de choux fleurs, de boules, de branches, d'oreilles, des jaunes, des verts, certains à bouts bleus. Et les poissons ! Des chirurgiens, des poissons-lunes, des clowns, avec des couleurs magnifiques, et plein d'autres, bref, je n'en reviens pas. Et c'est aussi beau du bateau qu'en nageant, mais dans le second cas on peut mieux les approcher et parfois les caresser. L'eau n'est qu'à 22 degrés, mais cela ne fait rien, je me régale.

Après cette balade, je voudrais bien survoler la barrière de corail, mais impossible de trouver une ou deux autres personnes pour partager les frais. Tant pis...

Alors je reprends la route vers le nord, jusqu'aux limites est du **Cape Range**. Il se trouve là des gorges rouges faisant penser par moment aux paysages arizoniens. Vers 17 heures, je trouve un endroit, interdit, pour dormir près d'une plage ; je me fais discret. Il a finalement fait assez beau aujourd'hui, malgré le vent et quelques nuages.

236 kilomètres au compteur.

Dimanche. Il pleut ! Je me déplace dès 6 heures et vais breakfaster dans les gorges.

Puis route vers **Exmouth**, ville de 2 500 habitants créée en 1967 pour les besoins d'une base de communications pour la marine nationale, mais qui vit surtout aujourd'hui de l'écotourisme, car les sites marins tout autour sont superbes.

Au nord de la péninsule, je redescends à l'ouest jusqu'au **Cape Range National Park**. Le soleil apparaît finalement en milieu de matinée, même si le temps reste instable. Le parc, qui longe la mer sur plus de 100 kilomètres, est sauvagement beau. L'eau est claire, de différentes tonalités de bleu, dont un bleu turquoise, je ne vous dis pas... J'aperçois aussi pas mal d'animaux : outre le kangourou et l'émeu (qui m'aime ?), un échidné (genre de porc-épic à la truffe allongée en forme de bec et dont la langue, collante et protractile de 15 centimètres de long, lui permet d'attraper fourmis et termites pour se nourrir), un petit varan d'un mètre, des aigles et de gros perroquets blancs avec des reflets roses sous les ailes et une tâche rouge autour de leurs yeux bleus.

J'arrive un peu avant midi aux **Yardie Gorge** : j'ai acheté hier un tour en bateau dans ces gorges rouges. Avec d'autres touristes, j'attends, en vain ; visiblement le tour est annulé et je suis fort déçu, d'autant plus que j'ai fait 250 kilomètres pour venir ici. Et ils n'ont même pas la délicatesse d'envoyer quelqu'un nous prévenir ! Un petit chemin parcourant le sommet du début des gorges, je l'emprunte sur quelques centaines de mètres, et j'ai ainsi l'occasion de pouvoir observer aux jumelles un wallaby des rochers aux pieds noirs, sorte de tout petit kangourou.

Sur le chemin du retour, je m'arrête me plaindre à l'office du tourisme d'Exmouth, qui me dit que le tour a été annulé pour cause de vent, ce que je ne crois qu'à moitié, vu qu'un autre tour est parti du même endroit. On me rembourse finalement mon ticket, mais aucun frais de déplacement. Et c'est soi-disant la première fois depuis fort longtemps que ce tour est annulé. Bref...

Je continue alors vers le sud et m'arrête à la plage près de laquelle j'ai passé ma dernière nuit. Il est 16H30, je suis allongé sur la plage et il m'arrive quelque chose d'incroyable (mais vrai...) : je suis en train de lire un livre de Michael Crichton, intitulé "Voyages", dans lequel l'auteur parle de sa première nuit sous la tente dans un pays africain pendant laquelle il a peur, car il entend des bruits et des craquements et sais que des animaux sauvages peuvent roder autour de lui. A ce moment, je sens un chatouillement sur mon pied droit, jette un oeil et sursaute : un serpent noir comme une anguille et long de plus d'un mètre est là, à me regarder. Mon sursaut le fait se sauver dans de proches buissons, mais je l'ai échappé belle. Je récupère mon oeil et change alors de place pour aller loin des buissons. J'apprendrai le lendemain qu'il y a 6 sortes de serpents noirs en Australie et que tous sont dangereux !

Une demi-heure plus tard, je reprends ma route vers Coral Bay et m'arrête à une soixantaine de kilomètres de là, sur un parking (interdit ?), où je profite des derniers rayons de soleil. Malgré le vent, il a fait beau tout l'après-midi.

318 kilomètres au compteur et 3 083 en tout cette semaine.

En Australie du lundi 16 au dimanche 22 septembre 2002 (troisième semaine)

Lundi. Départ à 6 heures. Après le lever de soleil, super ciel bleu, pas un nuage, mais un peu de vent. J'arrive à **Coral Bay** à 7 heures et déjeune.

A 9 heures, je pars en croisière pour observer les fonds marins, les raies mantas et éventuellement dauphins, baleines, dugongs et tortues. Le vent est assez fort et froid, brrrrououou ! Nous sommes 12 touristes dont 4 Suisses de Lausanne et

plongeurs une première fois avec nos masques et heureusement équipés de combinaisons. Les fonds marins sont toujours aussi beaux, pas mal de coraux verts et beaucoup de poissons plus ou moins gros, mais tous bien colorés.

Nous repartons, puis replongeons plus tard et, là, admirons une énorme raie-Manta, d'environ 3 mètres d'envergure, juste au-dessous de nous, à 2 ou 3 mètres. Impressionnant : elle fait des loopings, ce qui permet de l'observer sous toutes les coutures ainsi que les 7 poissons satellites collés sous son ventre. Sa bouche, grande ouverte, est immense, j'ai l'impression de voir tout l'intérieur de son corps. Une sacrée expérience !

Mais ni dauphins, ni baleines, ni requins, ni dugongs (ah ! vous ne savez pas ce que c'est ? Les dictionnaires, ce n'est pas fait pour les imbéciles. Enfin, pas toujours...).

Plus tard, du bateau, nous voyons une multitude de grosses tortues marines nageant autour de nous. Enfin, bref, malgré le vent glacial, ce fut une très chouette balade.

Malheureusement, en rentrant à 14 heures, j'apprends que le vol, que j'ai réservé ce matin avec deux touristes allemands rencontrés par hasard, est annulé à cause du vent. J'attends un peu, une heure et demie d'Internet, puis vais dans une autre agence et, là, je peux avoir mon vol pour moi tout seul et, donc, évidemment plus cher. 20 minutes au-dessus de la barrière de corail, c'était bien (je m'attendais toutefois à mieux...), mais qu'est-ce que c'est difficile de prendre des photos lorsqu'on vole !

Coucher de soleil, et je repars vers le sud, début de mon long retour sur Perth, à 1 150 kilomètres d'ici. Comme il fait nuit, je cherche un endroit pour dormir et fais un détour de 30 kilomètres sur une piste épouvantable, tout ça pour rien. Du coup, je reviens sur la route bitumée.

Un kangourou femelle (enfin, je suppose) et son petit sautent devant moi, sans doute épouvantés par l'éclairage de mes phares. J'accélère mais, au dernier moment, je renonce à les écraser, ils sont si mignons ! Cela dit, je ralentis encore par la suite, car ils sont nombreux à traverser sans regarder ni à droite ni à gauche, prenant des risques inconsidérés, un peu comme ces femmes qui, chez nous, traversent au vert en poussant devant elle leur landau (et le bébé dedans) en étant certaines qu'ainsi les conducteurs freineront ! Les kangourous - faut-il le préciser ? - sont des animaux nocturnes : la journée ils dorment, la nuit ils se déplacent.

Je trouve finalement un endroit pour dormir un peu plus loin, un peu fatigué (je déteste conduire la nuit...).

153 kilomètres au compteur.

Mardi. Départ à 6 heures. Il fait frais au petit matin, mais le ciel est parfaitement dégagé. La première heure, je vois beaucoup d'animaux en plus des kangourous survivants. Un dingo dépèce un kangourou mort ; le dingo est un chien indigène d'Australie, compagnon des aborigènes, apparu depuis 6 000 ans au moins et ressemblant assez au chacal africain. Plus loin, deux gros aigles, sur un cadavre aussi, s'envolent à mon arrivée. Puis c'est un chat sauvage, encore un dingo et beaucoup d'autres aigles avec leurs petits (je n'en ai jamais autant vu de ma vie !). Un panneau indique que je passe le tropique du Capricorne (je redescends vers le sud). Des nuées de cacatoès, certains tout jaune, d'autres gris à tête rose, volent d'arbres en arbres. C'est magnifique et, du coup, je m'arrête souvent pour contempler ce spectacle. Ah, si les animaux étaient moins craintifs, quelles belles photos je pourrais faire !

Grand arrêt, cette fois-ci, à une station d'essence : je fais mon plein et me douche, j'en avais bien besoin. Puis je reprends mon périple vers le sud. Encore une hécatombe de kangourous. Quel dommage ! Toute cette viande perdue ! (entre parenthèses, je n'ai toujours pas réussi à trouver de la viande de kangourou et d'émeu dans les boucheries, je voudrais pourtant bien y goûter...).

Comme toujours, peu de circulation. C'est un peu normal : je vous le rappelle, l'état d'Australie Occidentale est immense et 80 % de ses 1,8 millions d'habitants vivent à Perth. Il reste donc 400 000 habitants vivants sur un territoire de presque 5 fois la France ! Ça laisse songeur, on ne doit pas trop se gêner entre voisins...

Me voici à hauteur de Carnarvon à 10 heures. Toujours sur la RN1 : cette route nationale fait pratiquement tout le tour côtier de l'Australie, environ 15 000 kilomètres ; elle est sans doute la plus longue route du monde, qu'est-ce que vous en pensez ?

13H30, 462 kilomètres depuis ce matin, je m'arrête peu de temps pour piquer la nique (casser la croûte). Il fait très chaud et des dizaines de mouches m'embêtent. Plus loin, quelque chose heurte violemment mon pare-brise : c'est un petit oiseau, tué sur le coup, le pauvre. Qu'il est beau ! Tout bleu et violet, mais de différentes nuances. J'aurais préféré l'avoir vivant, il m'aurait tenu compagnie. Bon, heureusement que ce n'est ni un émeu ni un aigle qui m'a heurté, je n'aurais plus de pare-brise !

Je traverse Northampton vers 16 heures et arrive une demi-heure plus tard à **Geraldton**. Je retourne deux heures à la bibliothèque municipale où j'étais déjà allé la semaine dernière. Ici, je peux me servir gratuitement d'un ordinateur (sans Internet) et prépare mes textes que je sauvegarde sur disquette. Ensuite, je me connecte ailleurs (payant), mais donc beaucoup moins longtemps. En Australie, il faut compter pour Internet environ 4 à 5 euros de l'heure (et j'ai besoin au minimum de 5 heures par semaine).

Je quitte ensuite la ville et m'arrête une cinquantaine de kilomètres plus au sud.

733 kilomètres au compteur.

Mercredi. Départ 5H30. Route bordée de massifs de mimosas bien jaunes. Je longe l'océan vers le sud et traverse le **Lesueur National Park**, à la végétation bien particulière : bosquets verts ou bien fleuris, mais surtout genre de palmiers nains, le balga, dont les Aborigènes tiraient de la colle.

Plus tard, je passe par le **Moore River National Park**, puis arrive vers midi dans la **Swan Valley**, qui regorge de vignobles et de citronniers. C'est juste au nord-est de Perth. Je passe par l'aéroport faire modifier mon billet pour Darwin : ma location du camping-car s'arrêtant demain, autant que je m'envole juste après.

Je déjeune, puis vais visiter le zoo de **Perth**. Il est magnifique, parfaitement aménagé, les milieux naturels sont bien reconstitués, les animaux visiblement bien traités et la promenade y est vraiment agréable. Que d'animaux ! Certains sont superbes ; j'ai une prédilection pour les tigres de Sumatra, les pandas rouges du Népal et, bien sûr, tous ces perroquets aux superbes couleurs. Une section formidable concerne aussi les animaux nocturnes. Et puis j'apprends que les cacatoès gris et roses que j'ai souvent aperçus sont des Galahs et que le petit oiseau qui s'est tué hier contre mon pare-brise était un Splendid Fairy Wren. Trois heures de balade bien remplies, jusqu'à la fermeture.

Je parcours ensuite l'ouest de Perth, puis m'arrête pour une heure à la bibliothèque, jusqu'à 20 heures. Je ne sais vraiment pas où je vais aller dormir ce soir, ce ne sera pas facile de trouver un endroit calme et discret pour me parquer en pleine agglomération...

Finalement, je tourne et vire, puis me gare au fond d'une zone industrielle près de l'aéroport national qui, lui, est fermé la nuit. Il est 21 heures, je suis crevé, j'ai mal à la tête et me couche de suite sans dîner. De toute façon, j'ai beaucoup trop mangé tous ces jours-ci.

484 kilomètres au compteur.

Jeudi. De bonne heure, je commence à ranger mes affaires dans mon sac à dos, déjeune bien (trop) et prépare à fond tout mon circuit pour la semaine à venir. A 10H30, je vais rendre le camping-car et en réserve un autre pour Darwin durant 8 jours. De chez le loueur, en 20 minutes, je rejoins l'aéroport, pédibus.

12H05. Je décolle et survole Perth, belle depuis le ciel. Une heure plus tard, le spectacle est magnifique : terres rouges et centaines de lacs blancs. Et, 30 minutes avant Alice Springs, je peux admirer le fameux **Ayers Rock**, un énorme rocher tout rouge, le plus grand monolithe au monde, mesurant 3 600 mètres de long sur 348 de haut. Gigantesque !

16H15. Je me pose à Alice Springs, il n'est que 14H45 à ma montre, je l'avance d'une heure et demie, décalage horaire oblige. Presque deux heures d'escale. J'en profite pour prendre des renseignements sur le coin : possibilités touristiques, location de voiture, horaires des avions...

18H. Redécollage et arrivée à Darwin deux heures plus tard, dans la nuit noire.

21H. Je m'installe dans une chambre pour moi tout seul d'une des nombreuses auberges de jeunesse de la ville. Douche bien méritée et au lit.

Allez, un petit mot sur la région : (d'après le Lonely Planet)

Darwin est la capitale du Territoire du Nord et compte seulement 87 000 habitants, c'est peu. Fondée par les Anglais en 1869, uniquement dans le but d'empêcher une implantation française ou hollandaise sur cette côte, elle connut son essor deux ans plus tard grâce à la découverte d'or à Pine Creek, environ 200 kilomètres au sud.

Le Territoire du Nord est autonome depuis 1998, quoique toujours supervisé par Canberra, la capitale australienne. C'est la région la plus désolée et la moins peuplée du pays. Rendez-vous compte : 190 000 habitants pour 1,35 millions de km² (2,5 fois la France). Si l'on enlève ceux de Darwin, il reste moins d'un habitant pour 10 km² !

Plus d'un quart des habitants sont aborigènes, mais seule une minorité a su préserver le mode de vie ancestral. En 1976, l'Aboriginal Land Rights Act, voté à Canberra, permit de leur restituer toutes les terres des réserves et des missions. Aujourd'hui, les Aborigènes détiennent près de la moitié du Territoire du Nord, dont les parcs nationaux de Kakadu et d'Uluru-Kata Tjuta, qu'ils louent au gouvernement fédéral. Toutefois, il subsiste un fossé profond entre les deux cultures (occidentale et aborigène).

Il est souvent difficile pour le visiteur de passage d'établir un contact significatif avec les Aborigènes, car ces derniers préfèrent éviter ces échanges. La plupart des voyageurs devront se contenter de les croiser dans les rues d'Alice Springs, de Katherine ou de Darwin où les problèmes sociaux et l'alcoolisme qui touchent une petite partie de cette communauté ne les présentent pas forcément sous leur meilleur jour...

Vendredi, à 6H15, je suis déjà sur Internet, dans l'auberge de jeunesse où j'ai bien dormi.

8 heures, il fait déjà chaud et lourd. Balade d'une heure dans la petite Darwin, pas grand chose à voir. Non seulement cette ville fut la seule d'Australie à être bombardée par les Japonais durant la seconde guerre mondiale (64 attaques), mais elle subit de nombreux cyclones, dont le cyclone Tracy la veille de Noël 1974 juste avant minuit. On estime que les vents atteignirent 280 km/h, faisant 66 victimes. A Darwin, 60 % des 11 200 habitations furent totalement détruites et seules 400 sortirent à peu près intactes de la catastrophe. Ce qui explique qu'il n'y ait plus grand chose à voir ! Les immeubles sont récents, avec beaucoup de chantiers de construction partout, la population semble jeune.

Nombreux touristes aussi, vu le charme de la fabuleuse région (paraît-il...) que je vais bientôt découvrir.

9H30, je prends un bus pour aller récupérer mon camping-car, puis m'arrête à un supermarché, dans lequel je croise quelques aborigènes. Mon Dieu qu'ils sont laids ! Plus noirs que les Africains, mais n'en ayant pas le type, les cheveux assez longs, moins frisés et quelquefois blondissants, le nez enfoncé et épaté, le visage bouffi, et assez costauds, voire gros, de corpulence. C'est une race bien à part...

A midi, j'arrive à la **réserve de Fogg Dam**, des marais idéaux pour observer les oiseaux aquatiques, et il y en a, parmi les herbes et les lotus en fleurs. Grosse chaleur, j'utilise la clim dans mon camping-car.

En milieu d'après-midi, 153 kilomètres à l'est de Darwin, j'entre dans le **parc national de Kakadu** (se prononce Kakadou quand le temps est humide, mais Kakadur quand c'est sec...).

Je file jusqu'à **Ubirr**, un site splendide qui regorge de peintures rupestres aborigènes datant quelquefois de 20 000 ans. Du sommet d'une colline, j'embrasse tout l'horizon : rochers, petits lacs, bois, prairies. C'est superbe et, au coucher du soleil, vraiment le top !

30 kilomètres plus loin, je m'engage dans un petit chemin et y passe discrètement la nuit.

Pour la première fois, je mange un steak de kangourou : la viande est rosée, tendre et a un goût bien particulier. Ce n'est pas mauvais, mais je préfère tout de même le bœuf. Il fait très chaud, je laisse tourner le moteur un moment pour faire marcher la clim, puis parviens à m'endormir.

350 kilomètres au compteur.

Samedi. Assez bien dormi, la nuit s'étant faite un peu plus fraîche. Temps superbe. Je traînasse jusqu'à 7 heures puis, toujours dans le Kakadu, me rends à **Jabiru**, où se trouve le Visitors Center. Exposition arrangée avec goût, film d'une petite heure sur l'art de filmer professionnellement la nature et les animaux (difficile !).

A 10 heures, je rejoins le site de **Nourlangie**, avec ses peintures rupestres au pied d'une grande falaise de gré rouge, striée verticalement de lignes noires, blanches et oranges. Qu'il fait chaud ! Et on n'est qu'au premier jour du printemps ! Ah, et ces mouches, quelles enquiquineuses (pour ne pas dire autre chose...) !

Midi. A **Cooinda**, je visite le petit musée consacré à la culture aborigène, puis fais une balade d'une heure et demie en bateau dans les marais de **Yellow Water** : paysages magnifiques, des milliers d'oiseaux aquatiques, des aigles aussi, et des crocodiles. Les crocodiles, on en trouve beaucoup dans le parc, où il est interdit de se baigner et de se promener en dehors des chemins balisés.

Parlons-en, des crocodiles : ce sont les plus grands reptiles du monde, existant au moins depuis 200 millions d'années. 26 types de crocodiles dans le monde, mais que 2 en Australie :

- le Freshwater Crocodile, ou Freshie, qui mesure moins de 4 mètres, a une mâchoire étroite et ne se trouve que dans ce pays, vivant dans l'eau douce. Il n'est dangereux pour l'homme que s'il est dérangé (non, pas dérangé de la tête, banane ! Dérangé par notre présence...). Il peut mordre, et ça doit faire mal...

- l'Estuarine Crocodile, ou Saltie, qui peut mesurer jusqu'à 7 mètres, est agressif et tueur, et vit dans les estuaires, sur certaines côtes marines et même dans certaines rivières. Il se trouve aussi en Inde, en Asie du sud-est (je n'en ai jamais vu...) et en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Je repars ensuite vers le sud et campe sur un site à la sortie du parc.

248 kilomètres au compteur.

Dimanche. Sommeil perturbé, non pas par la chaleur, je m'y habitue, mais sans doute par la pleine lune. Superbe lever de soleil, tout rouge.

7 heures. J'arrive à **Pine Creek**, 520 habitants : plein d'essence, douche.

8H45. Me voici à la cascade d'Edith. Petit coin agréable, mais la cascade est ridicule... Il faudra que j'essaie d'y repasser l'après-midi, quand tout sera ensoleillé. Dommage que toute la région ait partiellement brûlé...

9H30. Arrivée à **Katherine**, 8 000 habitants. Internet durant une heure et demie. J'avais prévu deux tours : cet après-midi dans les gorges en kayak, mais tout est loué ; demain toute la journée avec les aborigènes, pour découvrir un peu plus leur façon de vivre, leur culture et leur art, mais c'est complet toute la semaine, pas de chance ! Un peu découragé...

Du coup, je prends une croisière en bateau de 4 heures dans les gorges, départ 13 heures. Le tour est sympa, les gorges sont jolies et je me baigne un peu, c'est bien agréable avec cette chaleur...

Puis je vais m'installer pour dormir à une vingtaine de kilomètres au nord de Katherine. Comme les autres soirs, vu la chaleur, je suis obligé de laisser tourner ma voiture un bon moment pour alimenter la climatisation.

249 kilomètres au compteur, ce qui fait 2 217 kilomètres parcourus cette semaine.

Si depuis le début de mon voyage je n'ai pas encore rencontré Crocodile Dundee, j'ai vu pas mal de gens qui lui ressemblaient par l'allure (surtout les guides de tour-opérateur et les rangers des parcs nationaux).

Ah ! Et puis une chose qui m'amuse pas mal : les touristes avec les chapeaux à moustiquaire. Ça fait con, mais, en attendant, ça doit être bien pratique. Et si je m'y mettais moi aussi ?

En Australie du lundi 23 au dimanche 29 septembre 2002 (quatrième semaine)

Lundi. Nuit encore agitée, toujours pour la même raison. Réveil à 6 heures. Beau temps. J'arrive à 8 heures à Pine Creek et y prends mon petit-déj, près d'arbres où se disputent des centaines d'oiseaux magnifiques : cacatoès rosabins (gris et roses), perruches de toutes couleurs et loriquets arc-en-ciel (en fait, bleu, vert, jaune et orange).

Plus tard, je m'arrête aux sources chaudes de Douglas, puis continue jusqu'à **Daly River**, où vit près de la rivière une communauté aborigène, les Naniyu Nambiyu. C'est un des seuls villages aborigènes où le visiteur peut se rendre seul et surtout sans permis (qui est long et très dur à obtenir pour les autres endroits). Ici, comme dans beaucoup de communautés aborigènes, l'alcool est complètement interdit par le conseil communautaire aborigène, parce qu'il faisait trop de ravages.

Des enfants jouent au footy, un jeu typiquement australien, mélange de rugby et de football, le ballon étant ovale. Certains viennent ensuite discuter avec moi ; finalement ils ne sont pas tous aussi laids que je croyais, certains mêmes sont plutôt beaux. Les aborigènes vus en ville devaient sans doute leur mine bouffie à l'alcool...

Je me baigne un peu dans la petite piscine du village, ça me fait vraiment du bien. Mais comment font-ils pour vivre dans cette chaleur ? Et ce n'est pas encore la saison des fortes températures...

En fin d'après-midi, content d'avoir un peu observé cette communauté, je repars dans l'autre sens et m'arrête à une quarantaine de kilomètres dans un coin paisible. Un peu de vent rafraîchit l'atmosphère, mais qu'est-ce qu'il y a encore comme mouches !

385 kilomètres au compteur.

Mardi. La brume du petit matin se dégage vers 8 heures, alors que je me baigne (et me lave) dans un ruisseau près de Robyn Falls. Je reste deux heures dans cet endroit plaisant, j'ai le temps aujourd'hui.

A 10H30, j'arrive à **Adelaide River**, petit village qui possède un cimetière fort bien entretenu des victimes des bombardements japonais de 1942 et 1943.

Une demi-heure plus tard, j'entre dans le **Litchfield National Park**, qui offre de merveilleux sites. Près de la route, des termitières de plusieurs mètres de haut sont impressionnantes. Le Buley Rockhole offre quelques sympathiques trous pour se baigner. Plus loin, la cascade de Florence, très belle. Grandes falaises et magnifique paysage du haut de la Tolmerfalls. Vu la chaleur, je me baigne de nouveau, cette-fois dans le bassin de la cascade de Wangi.

Je quitte le parc vers 16 heures, par une mauvaise piste remontant vers le nord, et m'arrête à une cinquantaine de kilomètres de là pour passer la nuit, à l'écart de la route principale. Le lieu est infesté de taons, j'en tue une bonne cinquantaine durant la soirée. Pauvres bêtes !

270 kilomètres au compteur.

Mercredi. Toujours le beau temps. A 7H30, je suis déjà devant le portail du **Territory Wildlife Park**, qui n'ouvre que dans une heure. Alors je petit-déjeune et bouquine. Premier à l'ouverture donc.

Ce jardin zoologique se révèle fort agréable, mais toutefois moins bien que celui de Perth. J'assiste à 10 heures à une exhibition intéressante et amusante faites par plusieurs oiseaux de proie, puis au repas des pélicans (qui puent...) à 11 heures. Au bout de quatre heures, j'ai fait le tour du parc et rejoins mon véhicule pour déjeuner.

A la suite de quoi je m'arrête, juste à côté, à la **Berry Springs Nature Reserve**, où je reste une bonne heure à me baigner en me prélassant dans une jolie rivière à priori sans crocodiles.

J'arrive à **Darwin** vers 16 heures, essaye de changer mes dates de vol, sans succès (j'apprends que les écoliers australiens seront en vacances vendredi soir pour deux semaines), puis réserve une excursion pour la journée de demain (dernière place disponible...) et une autre de 5 jours à Alice Springs (là encore, dernière place...).

Une heure d'Internet, après quoi je remonte vers le nord de la ville et trouve à me garer, un peu caché, entre deux conteneurs sur la zone industrielle près de l'aéroport. J'espère qu'on ne viendra pas me déloger... Je me prépare de nouveau un steak de kangourou, que je trouve bien meilleur que celui de l'autre jour.

93 kilomètres au compteur.

Jeudi. Bien mauvaise nuit, j'ai crevé de chaleur, je suppose que le fait d'être entre deux conteneurs, pourtant distants d'environ deux mètres de mon camping-car, empêchait l'air de circuler.

Comme tous les jours, il fait beau.

Vol à 7h45 pour rejoindre l'**île de Bathurst**, domaine du peuple aborigène des Tiwis, juste au nord de Darwin, à 20 minutes en avion. Avant d'embarquer, je dois me peser avec mon petit sac : 101 kilos, je suis effrayé ! Il est vrai que je me sens lourd depuis plusieurs jours, j'ai trop (et mal) mangé depuis mon arrivée en Australie. Il va maintenant me falloir faire bien attention...

Nous sommes 10 participants à ce tour organisé, accompagnés de deux guides locaux. Les Tiwis sont 3 000 environs et ont gardé quelques coutumes (surtout pour les touristes, il me semble). La plupart ont des jambes maigres, des bâtons d'allumettes, c'est surprenant. En tout cas, ils sont bien noirs, et sympathiques avec ça.

Nous visitons le village, bien équipé (terrains de sports, piscine, écoles, etc.) et la vieille église. Les Tiwis sont catholiques, mais surtout animistes (ils pensent se réincarner en animaux après leur mort). Une coutume qui subsiste encore : les garçons n'ont pas le droit de parler à leurs sœurs et cousines germaines, et ceci durant toute leur vie. C'est pourquoi les filles ont leur école et les garçons la leur. Surprenant, cette coutume...

Nous visitons aussi deux ateliers où des artistes peignent, sculptent et tressent des paniers et avons droit à un petit spectacle de danse indigène (visages peints et tout et tout...). A côté, petit orphelinat pour les wallabies : ils n'y sont que deux, tout mignons.

Le déjeuner, au bord d'un étang, est bon mais décevant (je croyais que je mangerai des spécialités indigènes, mais non...). Puis le groupe se sépare en deux et ceux qui restent deux jours sur l'île s'en vont de leur côté. Je me retrouve juste avec un vieux couple australien et un guide. Ah, je peux quand même déguster les fourmis vertes, dont on ne croque que la queue (petit goût de citron, pas mauvais). Visite aussi d'une tombe traditionnelle, entourée de genre de totems taillés dans le bois.

17 heures, nous embarquons dans le petit Cessna mais, lorsque le pilote (petit et gros) monte à bord par l'arrière, l'appareil se met sur sa queue (comme les kangourous) et les ailerons sont abîmés. Petite peur, puis fou rire ; seul le pilote ne rit pas... Nous devons attendre une petite heure qu'un autre avion vienne nous chercher...

Je récupère mon camping-car à l'aéroport et remonte un peu vers le nord voir le superbe coucher de soleil à **Lee Point**, puis m'installer dans une pinède, discrètement, à 500 mètres d'un terrain de camping.

21 kilomètres au compteur.

Vendredi. Bien mieux dormi que la nuit précédente, une petite brise ayant soufflé. Il fait beau, toujours.

De très bonne heure, je me rends sur une plage de **Darwin**, toute proche d'où j'ai passé la nuit. A Darwin, il est interdit de se baigner entre octobre et mai, c'est à dire durant les plus fortes chaleurs, à cause des innombrables méduses-boîte, dont les brûlures sont souvent mortelles. Le reste du temps, il peut éventuellement y en avoir aussi, mais c'est rare. Je ne me baigne pas, mais prends une bonne douche près du parking.

A 9H30, je visite le beau musée (et galerie d'arts) des Territoires du Nord. S'y trouve une exposition sur les ravages du cyclone Tracy à Noël 1974, c'est impressionnant : toutes les maisons détruites, les voitures et avions retournés sur le dos, les pylônes tordus dans tous les sens... A part cela, présentation des animaux du coin, de l'art aborigène, de différentes sortes de bateaux de la région et de l'Asie du sud-est, etc...

A 11 heures, je visite l'ancienne prison (1883-1979) transformée en musée. Elle abrita aussi quelques temps les réfugiés vietnamiens (boat-people).

Puis je me rends au centre et réserve avec difficulté (car tout est pratiquement complet), dans une auberge de jeunesse, une chambre pour ce soir (climatisée, mais sans salle de bain).

Je retourne déjeuner et me promener sur la plage, puis vais rendre mon camping-car au loueur, avant de revenir au centre. Achat de 5 compact-discs de musique aborigène ou dérivée et de country australien. 1H30 d'Internet. Lessive à l'auberge, dîner, lecture...

77 kilomètres au compteur.

Samedi. Il fait... beau. Ah, que j'ai bien dormi dans cette chambre climatisée ! Me rasant devant le miroir, je me rends compte que j'ai vraiment grossi. Bon...

Petit-déjeuner et encore un peu d'Internet. A 8 heures, je me balade un peu dans cette ville rendue agréable par les jardins et les fleurs, apprends qu'en 1994 les habitants de Darwin provenaient de 52 nationalités différentes (beaucoup de Chinois et de Grecs) et me rends à l'Aquascène où, tous les jours à marée haute, des poissons viennent pour être nourris : il y en a des centaines, notamment des mulets, poissons-chats, saules et petites raies. Puis je rentre libérer ma chambre et passe du temps à finir la préparation de mes prochaines journées.

Je déjeune ensuite au restaurant d'un bon steak de kangourou (j'aime bien, finalement).

Mon avion décolle à 15H15, presque deux heures de vol pour Alice Springs. Il fait frais en descendant de l'avion, c'est surprenant.

Alice Springs, au sud du Territoire du Nord, à 1 500 kilomètres de Darwin et à une trentaine au sud du Tropique du Capricorne, en plein centre de l'Australie, est une petite ville de 25 500 habitants (quelques centaines en 1950), créée en 1871 pour servir de relais à la ligne télégraphique reliant Adélaïde à Darwin. Rendez-vous compte, il a fallu attendre 1987 pour qu'une route goudronnée y arrive enfin !

Le bus de l'aéroport fait la tournée des hôtels et me dépose devant la petite auberge de jeunesse que j'ai choisie. Le jeune patron m'y accueille sympathiquement : il est apparemment un peu bourré, il me dit avoir pas mal bu cet après-midi en regardant la finale de la coupe de footy, une des fêtes les plus appréciées des Australiens. J'ai une chambre simple, pour moi tout seul, et, comme d'habitude, WC et douches sont communs. L'endroit est tranquille, en tout cas.

Dimanche. Beau temps, frais et venté. A 8H30, le patron de l'auberge me conduit dans son combi jusqu'au Jessie Gap, un passage dans la chaîne montagneuse toute rouge des Mc Donnell, à 18 kilomètres à l'est d'Alice Springs. Il me laisse là ; je m'y balade, grimant sur un sommet d'où la vue est presque panoramique, observant quelques kangourous apeurés. Je suis tout seul et tranquille. Il revient me chercher deux heures plus tard et me prête un vélo afin de pouvoir visiter les environs le reste de la journée. Ce que je fais...

A midi, dans un saloon genre Far-West, je déjeune de riz et de délicieuses brochettes de kangourou (toujours aussi tendre), d'émeu (viande ferme et assez bonne, mais je préfère de loin l'autruche ; de près aussi...), de dromadaire (encore plus ferme) et de crocodile (viande blanche, tendre et sans grand goût). De l'exotique, quoi...

Puis je visite durant deux heures l'**Alice Springs Desert Park**, encore un jardin zoologique, qui, comme son nom l'indique, est plus axé sur les animaux du désert et, donc, de la région. L'endroit est très beau au niveau des paysages, mais la partie animalière un peu juste.

Je me rends ensuite dans d'autres petits musées, moyens, et au vieux centre télégraphique à l'origine de la ville.

Plus tard, j'assiste au coucher du soleil depuis la colline d'Anzac et passe ensuite une heure sur Internet. J'y apprend par le site de l'ambassade française en Papouasie qu'il est peu prudent de se rendre là-bas en ce moment, du moins dans certaines régions, où je dois justement passer une grande semaine dans 15 jours ! De toute façon, j'ai déjà tous mes billets d'avion et je ne suis pas du genre à renoncer facilement. Tenez, pour vous rendre compte, voilà ce qu'ils écrivent :

" Il n'est toujours pas recommandé de se déplacer dans la région des hauts plateaux ("Highlands"), notamment à Mount-Hagen, Mendi et Tari, où des bandes armées incontrôlées ont été signalées. Un contact préalable avec l'ambassade avant tout déplacement dans le pays est plus que jamais nécessaire.

Conseils généraux de sécurité :

La capitale, Port Moresby, ainsi que deux villes (Mount Hagen et Lae) connaissent une insécurité (agressions à main armée, vols, cambriolages) et également la région de Mendi (guerres tribales). Les îles du nord (Nouvelle-Bretagne et Nouvelle-Irlande) sont plus sûres.

Recommandations :

Ne pas circuler la nuit avec une seule voiture, mais plutôt en convoi, sur les routes de la capitale.

Ne pas voyager isolé mais préparer son séjour dans le cadre d'un voyage organisé.

Ne pas utiliser les transports en commun, ni les taxis après 16 heures (les grands hôtels ont des bus pour l'aéroport).

Ne pas circuler seul dans les faubourgs des villes, ni dans les montagnes.

Éviter de se promener seul à pied en ville après 18 heures.

Les portières doivent être verrouillées. En cas d'accident, ne pas s'arrêter, dans la mesure du possible, et rejoindre un commissariat.

Ne pas suivre quelqu'un qui se propose comme guide s'il n'est pas connu. Etc, etc... "

Bon, ça promet... Et j'ai tout faux...

Je dîne dans un restaurant qui propose des crudités, du rôti et des légumes, le tout à volonté pour l'équivalent de 4 euros. C'est bon, mais pas pour ma ligne... Je rentre à l'auberge dans la nuit, un peu crevé : une bonne quarantaine de kilomètres dans les mollets, à pied ou en vélo...

Une nouvelle semaine se termine, durant laquelle j'ai parcouru 886 kilomètres.

Ah, je ne vous ai pas dit : les Australiens (hommes ou femmes), outre le fait qu'ils se baladent quelquefois pieds nus et la plupart du temps en short (même pour travailler), ont une autre particularité, les tatouages. C'est vraiment une grande mode ici...

En Australie du lundi 30 septembre au dimanche 6 octobre 2002 (cinquième semaine)

Lundi, debout à 5 heures. Beau temps, évidemment. Je pars aujourd'hui faire un circuit de 5 jours dans le désert du "Centre rouge", un tour organisé. Pourquoi organisé ? Peut-être l'envie au bout d'un mois de fréquenter d'autres personnes, mais surtout parce que c'est plus pratique et plus prudent dans cette région désertique et me revient au moins deux fois moins cher que si je devais louer un 4x4, indispensable à certains endroits.

Un petit bus, 4x4 donc, vient me récupérer à 6H20 devant l'auberge. Nous sommes 18 personnes, dont 5 Français, 2 Allemands et une Chinoise, le reste Australiens, plus une guide-chauffeur, une fille toute mignonne et bien dégourdie de 27 ans, Claire qui, malgré son prénom, ne parle pas ma langue natale.

La route est bonne, mais nous sommes un peu retardés par une flopée de Road Train, des camions qui atteignent ici 54 mètres de long !

A 8H15, court arrêt dans une ferme qui élève des dromadaires, pour les touristes bien sûr. Ils s'adaptent tout à fait au climat du coin (les dromadaires, évidemment. Les touristes moins bien...).

Plus tard, depuis la route, nous apercevons beaucoup de feux de brousse ; c'est bien dommage que cela brûle ainsi un peu partout.

Arrivés à **Uluru** vers 13 heures, nous déjeunons à notre campement. Comme tous les jours suivants, ce sera des crudités et des sandwiches de pain de mie, à la mode anglaise (ou australienne ?).

Puis balade de deux heures à Kata Tjuta, dans la Vallée du Vent. Paysage magnifique de roches rouges.

Nous allons ensuite à **Ayers Rock** assister au coucher de soleil, un peu décevant et enfumé par les feux de brousse. Ayers Rock, c'est le fameux monolithe, lieu sacré des aborigènes, dont je vous ai déjà parlé lorsque je l'ai survolé en arrivant de Perth. Impressionnant.

Retour au campement vers 19 heures : comme tous ceux qui suivront, c'est un campement fixe, avec des tentes assez grandes (d'autant plus que j'en aurais une pour moi tout seul à chaque fois), équipées de 2 lits de camp et sac de couchage. Petite soirée grillades et légumes avec ce groupe sympathique. Tout le monde doit normalement participer aux petites tâches quotidiennes (cuisine, vaisselle, rangements...), mais les Australiens sont plus vifs que moi ! Et Claire se démène drôlement !

Nous nous couchons tôt, la journée ayant été assez fatigante. 604 kilomètres au compteur, ce n'est pas rien, même si l'on ne conduit pas...

Mardi. Lever à 4H30, douche, breakfast et départ à 5H30 pour aller observer le lever du soleil à Ayers Rock. Beau temps. Balade de 8 kilomètres autour de ce rocher d'un seul bloc qui mesure, je l'ai déjà dit (mais vous avez certainement oublié, tel que je vous connais), 3 600 mètres de long et 348 de haut. Le lever de soleil n'est pas fantastique, mais sa lumière sur le rocher fait ressortir sa couleur rouge. Il peut prendre différentes couleurs selon le moment du jour, le temps et la saison. La balade est très chouette, certains endroits sont sacrés et on ne peut ni s'y rendre, ni les photographier (sous peine d'une amende d'environ 3 000 euros !). Nous nous arrêtons au centre d'accueil ; exposition d'artisanat et boutiques.

Casse-croûte à midi, et nous repartons une demi-heure plus tard. Les Australiens mangent à une vitesse surprenante ; chaque fois, je n'ai pas encore fini de manger que la table est déjà débarrassée et la vaisselle nettoyée, ce qui ne me laisse jamais l'occasion de la faire, à mon grand chagrin.

Encore une multitude de petits feux de brousse à l'horizon. Paysage d'herbes et de buissons, avec la chaîne des MacDonnell Range en fond.

Petit arrêt vers 14 heures, puis ramassage de bois pour le feu ce soir.

A 16H30, nous arrivons à notre campement de **Kings Creek Station**, un camping équipé d'une piscine, froide mais tout de même agréable. Feu de camp le soir, cuisses de poulet basquaise et au lit dès 21 heures.

339 kilomètres au compteur.

Mercredi. Lever 4H30, départ une heure plus tard. Beau temps et balade de 4 heures dans les magnifiques gorges du King et le jardin d'Eden où je ne rencontre malheureusement pas d'Eve en petite tenue. Toujours et partout cette splendide couleur ocre rouge !

Pique-nique sur un parking d'où nous apercevons le Gosse Bluff, une grosse montagne (rouge...). Tout autour, le bush, paysage désertique.

Arrivée peu après 16 heures aux **Gorges de Glen Helen**, où nous allons camper. L'endroit est magnifique, surtout près du petit lac d'eau froide dans lequel nous nous baignons.

Coucher de soleil dans les **Gorges d'Ormiston**, où jouent des wallabies de roche. De retour au camp, je me couche et m'endors de suite, car je suis fatigué et ai un très fort mal de tête. Tant pis pour le dîner...

306 kilomètres au compteur.

Jeudi. 9 heures de sommeil presque réparateur. J'ai beaucoup transpiré de fièvre durant la nuit, mais j'ai relativement bien dormi malgré le bruit du vent sur la tente au petit matin.

A 6 heures, je me lève une heure plus tôt que prévu et prends une bonne douche alors que le camp sommeille encore. Temps superbe.

Après le petit-déj, nous partons nous balader à pied dans les Gorges d'Ormiston, superbes : roche toujours rouge, petites étendues d'eau, wallabies. J'y fais un tour de 6 minutes en hélicoptère, c'est très chouette et suffisant pour observer d'en haut les magnifiques alignements des McDonnell : à perte de vue, sur des dizaines de kilomètres, des rangs parallèles de montagnes rouges et de plateaux.

Plus tard, notre bus s'arrête à **Ochre Pits**, où se trouvent des rochers de différentes couleurs dont se servent les Aborigènes pour se peindre le corps.

Puis baignade à Ellery Creek Big Hole (je m'abstiens...), un bien chouette endroit où nous déjeunons.

La piste qui mène à la communauté aborigène de **Wallace Rock Hole** est assez bonne. Là, un Blanc, qui vit ici depuis plus de 20 ans, nous guide durant une heure en nous expliquant certaines coutumes aborigènes (plantes, chasse, art rupestre...). Assez intéressant, mais nous nous attendions tous à être guidés par les Aborigènes eux-même...

Et nous campons là. Comme d'hab, le dîner n'est pas génial et la viande tout juste bonne, alors qu'ils ont tant d'excellentes viandes en Australie.

Puis, autour du feu de camp, nous discutons et nous amusons, essayant de jouer du didgeridoo, qui est un instrument de musique aborigène, une espèce de petit tronc évidé d'au moins un mètre de long, ressemblant au roseau et produisant un son grave et sourd assez spécial. Au lit à 22 heures.

180 kilomètres au compteur.

Vendredi. Lever 5H30, breakfast rapide et départ à 6H30. Pas un nuage. Durant le trajet, nous apercevons de grands kangourous rouges et deux dingos.

A **Hermannsburg**, nous laissons la remorque (où se trouvent bagages et provisions) et empruntons une très mauvaise piste jusqu'à la superbe **Palm Valley** (traduction pour les anglophobes : vallée des palmiers). Le bus se met en 4x4, on ne passe pas autrement ; d'ailleurs, de temps en temps, nous descendons et poussons...

Que cette vallée est belle, un petit paradis ! Ici pousse une espèce de palmiers que l'on ne trouve nulle part ailleurs sur notre planète. Ben oui, c'est vrai, si je vous le dis...

Balade de deux heures dans ce bout du monde. Que c'est agréable !

Nous déjeunons sur place, puis grimpons sur des rochers rouges et érodés ; paysage d'Arizona, magnifique...

Mais tout à une fin et nous devons repartir. Arrêt aux **Standley Chams**, autres magnifiques gorges ocre rouges. Wallabies qui se laissent approcher à quelques mètres et inévitables photos.

Après 205 kilomètres depuis ce matin, c'est le retour à Alice Springs ; la jolie Claire me dépose vers 18 heures devant mon auberge. J'ai de la peine à la quitter, vraiment, elle est si mignonne et plaisante, toujours le sourire, et la passion de ce qu'elle fait au fond des yeux. Son seul défaut, je crois : elle fume...

Bonne douche, habits propres. Après une heure d'Internet, je rejoins le groupe presque au complet (il manque Claire et trois autres filles) au Bojangles Western Saloon où j'ai mangé mes fameuses brochettes dimanche dernier. Malgré le bruit de l'orchestre et le chahut des Australiens, nous passons une agréable soirée. C'est vendredi soir, et beaucoup d'Australiens, souvent bien tatoués, boivent de la bière à tout va. Ils sont sympas, s'assoient à nos tables pour discuter, puis vont discuter ailleurs. Ambiance très western.

A l'entrée, 5 mecs vachement balèzes (l'un doit faire 150 kilos au moins) montent la garde ; c'est que souvent éclatent de grosses bagarres dues en partie à l'ivresse. Mais non, nous, nous n'y avons pas droit ! Je me mange un steak de 500 grammes, c'est bon pour ma ligne (et je pense à mon beauf Jean-Claude).

Le groupe se sépare vers 22H30. Je rentre à pied à mon auberge, en marchant bien droit (car, sans défaut comme je le suis, je n'ai pas bu...).

Samedi. Soleil (faut-il le répéter chaque jour ?). Je profite de mon lit jusqu'à 7 heures et prends mon temps.

Puis, en ville, à bicyclette, je change une de mes réservations d'avion, achète dans une pharmacie de la crème pour mes lèvres desséchées et fais encore une heure et demie d'Internet pour me mettre à jour.

En fin de matinée, je visite la base du **Royal Flying Doctor Service**, où des documents retracent la vie de cette association depuis sa création il y a une cinquantaine d'années ; il s'agit d'un service de secours médical aérien, bien utile dans cette région désertique et peu peuplée où certains habitent à plus de 1 000 kilomètres d'un centre médical.

Après déjeuner, je me rends au petit Centre des Reptiles : des lézards de toutes formes, petits ou gros, des varans, des serpents et un énorme crocodile. Mais ce qui est génial, c'est qu'on peut tenir certains lézards dans sa main et se mettre un python autour du cou...

Puis je visite la School of the Air, une association qui donne des cours scolaires par radio aux enfants qui vivent loin de toute école dans l'Outback, et il y en a plus que ce que l'on croit. Intéressant.

Je fais ensuite quelques boutiques de la rue piétonne, me balade et lis.

Deux femmes aborigènes bavardent 5 minutes avec moi ; c'est en fait pour me demander d'aller leur acheter de l'alcool, ce que je refuse.

Me baladant encore un peu avant de rentrer à l'auberge, après la tombée de la nuit, j'aperçois ça et là des groupes d'aborigènes complètement saouls ; déchéance absolue...

Dimanche. Bien dormi et grasse matinée jusqu'à presque 8 heures. Soleil et vent ce matin. Je bouquine en attendant de me rendre à l'aéroport par le bus de 11 heures.

Je m'envole à 13 heures pour Brisbane, y arrive à 16H10, retarde ma montre de 30 minutes (nouveau décalage horaire, je suis donc maintenant en avance de 8 heures sur la France), puis m'envole à 17 heures pour l'île d'Hamilton, dans les **Whitsundays Islands**, un archipel de 75 îles sur la côte est de l'Australie, et tout proche de la Grande Barrière de Corail. **Hamilton** est une île privée de 5 km², dont la plus grande longueur fait 4 kilomètres ; elle est restée préservée à 80 % malgré son complexe touristique visant la clientèle aisée. J'y arrive à 18H40 et, comme je n'ai rien réservé selon mon habitude, je suis pris en charge à l'aéroport par une charmante hôtesse qui me conduit au Reef View Hotel, un 4 étoiles (oui, oui...) de 800 chambres réparties sur 21 étages. Car, ici, pas de pensions bon marché et hors de question de dormir sur la plage : 6 ou 7 hôtels de luxe pouvant accueillir au total 2 000 touristes et appartenant tous à la même société se "disputent" la clientèle. 12 restaurants, une marina d'une capacité de 200 bateaux, et des tas d'activités dont je parlerai plus tard. Et, surtout, pas une chambre single à moins de 200 euros la nuit ! C'est d'ailleurs après avoir appris cela la semaine dernière que j'ai raccourci mon séjour à deux nuits au lieu des trois initialement prévues. Bon, maintenant que je suis là, il faut que je me débrouille. Ce n'est pas que je ne puisse pas m'offrir un petit luxe de temps en temps, mais je trouve complètement nul de gaspiller autant d'argent juste pour avoir un lit. Ça me révolte même !

Finalement, avec le charme que vous me connaissez (elles tombent toutes à mes pieds...), la charmante hôtesse me propose une chambre (non, pas la sienne !) pour 50 euros la nuit, à un quart du tarif normal ! Et pas n'importe quelle chambre : 40 m², un grand lit, télévision, réfrigérateur, salle de bain immense avec une baignoire et une douche séparée, une grande terrasse, bref, le grand confort ; c'est presque deux fois plus grand que chez moi ! Seul inconvénient (forcément, il y en a un...) : je suis au premier étage et n'ai pas de vue sur la mer. Mais, bon, à ce prix là, c'est donné, j'aurais finalement pu y rester une semaine... Du coup, je me couche de bonne heure, histoire de profiter de ce luxe.

Et voilà, ma cinquième semaine se termine, durant laquelle j'ai parcouru 1 654 kilomètres (je ne compte pas les distances en avion, bien entendu...).

Sympa, cette semaine. Et puis, ayant voyagé en groupe, j'ai pu un peu discuter avec des Australiens. C'est comme cela que j'ai appris que de plus en plus de jeunes ici apprennent le japonais, la langue la plus utile après l'anglais, vu le développement du tourisme et le nombre de Japonais qui débarquent ici...

En Australie et Papouasie-Nouvelle-Guinée du lundi 7 au dimanche 13 octobre 2002 (sixième semaine)

Bon, je suis donc arrivé hier sur la côte nord-est de l'Australie, dans le **Queensland**, un état dont je me dois de vous dire quelques mots : 1 727 200 km² (un peu plus de 3 fois la France) et seulement 3,5 millions d'habitants, dont presque la moitié à Brisbane, la capitale régionale.

Etat considéré à juste titre par les Aussies (les Australiens) comme celui "du soleil et des vacances" : sites de plongée de la Grande Barrière de Corail, immenses plages désertes, nombreuses îles paradisiaques, vie nocturne des villes, possibilité de multiples randonnées dans les 220 parcs nationaux ou forêts domaniales etc...

Et, parmi tout cela, donc, les Whitsundays Islands, réputées, où je me trouve actuellement...

Lundi. Levé de bonne heure, je pars me balader à la découverte de cette petite île d'Hamilton : plage et piscines, marina, superbes oiseaux (perroquets blancs à huppe jaune et d'autres, multicolores). Il fait beau et la marée est basse, les eaux lointaines, à plus de 500 mètres du bord de la plage. Je suis pratiquement seul à me promener à cette heure matinale.

De retour à l'hôtel, à 7 heures, dès l'ouverture du comptoir touristique, j'achète pour aujourd'hui une croisière sur la Grande Barrière de Corail avec retour en hélicoptère (200 euros, une partie de l'argent que j'ai économisé sur mes deux nuits...). J'ai de la chance, j'obtiens la dernière place disponible. Bon, j'espère que je ne serai pas déçu...

Il faut dire que j'avais le choix entre pas mal d'activités : diverses croisières, pêche au gros, tour en avion, hélicoptère ou hydravion, plongée, golf, minigolf, karting, kayak, scooter des mers, voile, ski nautique, parapente (sur câble), parachute ascensionnel, randonnée, baignade... Il y en a vraiment pour tous les goûts...

A 8H50, le Fantasea, un catamaran rapide, quitte la marina avec 130 passagers à bord, dont moi. Deux heures de navigation, ça bouge pas mal à cause du vent et des vagues, j'ai un peu mal au cœur mais ne dégoûille pas (merciez-moi pour les détails...), ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

Nous arrivons sur la **Grande Barrière de Corail** et nous amarrons à une barge fixée ici en permanence, sur Hardy Reef. De là, tour de 30 minutes dans un bateau à fond de verre, mais le bateau est moins bien et les fonds marins moins beaux qu'à Coral Bay. Bon, c'est pas mal quand même... Il y aurait plus de 1 500 espèces de poissons dans les parages, vous vous rendez-compte ? Que la nature est belle !

Puis nous déjeunons : un grand buffet nous accueille, c'est correct. A la suite de quoi je chausse palmes et, avec masque et tuba, je nage durant une heure autour de la barge. L'eau est bien plus chaude qu'à Coral Bay, c'est mieux, et je trouve les poissons bien plus beaux aussi, malgré des fonds marins plus dégradés, me semble-t-il. C'est magnifique ! Je me régale...

Revenu sur la barge, je passe aussi un moment dans une salle qui, avec ses grandes baies vitrées, permet d'observer les centaines de poissons nageant devant : des gros, des petits, des argentés, des de toutes couleurs et de toutes formes. Merveilleux !

A 14 heures, j'embarque dans un hélicoptère avec 5 autres personnes et un sympathique pilote. Durant une heure, nous survolons une toute petite partie de la Grande Barrière de Corail, qui mesure 2 200 kilomètres de long et qui est en fait un ensemble de 2 900 récifs vieux de 2 à 18 millions d'années. Nous survolons même un récif en forme de cœur, **Heart Reef**,

que j'avais déjà admiré dans une exposition de photos cet été en Norvège. Vu du ciel, les îles de Whitsunday sont belles, sauvages, boisées, avec de longues et belles plages désertes. A South Molle Island débarquent 4 personnes et me voici de retour sur Hamilton à 15 heures. Quel vol splendide (je vais manquer de qualificatifs...) ! Vraiment, je ne regrette pas ce tour...

Et, pour parfaire le tout et rester la tête en l'air, je m'offre un tour en parapente, pour la première fois de ma vie. Mais je triche un peu : celui là est accroché à un câble à la façon d'un téléphérique, je ne savais même pas que ça existait. Me voici allongé sur le ventre, dans la position d'un parapentiste. Je descends sur 500 mètres, puis remonte, tiré par un filin. Et le patron m'offre un second tour, c'est reparti : je redescends et remonte. C'est pas mal, ça ne casse rien, mais c'est pas mal, sans plus...

Fin d'après-midi sur la Marina, je contemple et bouquine. Une chose ne me plaît vraiment pas ici : c'est la circulation. Alors qu'il doit y avoir à tout casser 5 kilomètres de route sur l'île et entre 5 et 10 minutes maximum de marche entre les hôtels, la plage et la marina, des centaines de voiturettes électriques parcourent les rues. Ça fait quand même du bruit, ces machins là. Ce que les gens peuvent être fainéants, vraiment ! C'est le proprio qui doit s'en mettre plein les poches : une voiturette se loue 40 euros par jour ! Mais c'est bien dommage et cela enlève beaucoup de son charme à l'endroit...

Je rentre à l'hôtel après le coucher de soleil, quelconque. A la télé, l'émission "Qui veut gagner des millions ?", version australienne. Je crois bien que cette émission existe partout dans le monde...

Mardi. Lever de bonne heure et lecture. Beau temps, bien sûr. Transfert à l'aéroport.

Je m'envole pour Cairns à 10H50, avec plus d'une heure de retard. 1H30 de vol.

Cairns, fondée en 1876, est une ville moyenne du nord-est, avec ses 120 000 habitants.

Après m'être installé dans une chambre single d'une auberge de jeunesse en bordure de la Mer de Corail, je me balade un peu (rien à voir...). On ne peut pas se baigner à Cairns, mais plusieurs plages agréables se trouvent quelques kilomètres au nord ou au sud. Ambiance jeune, beaucoup de touristes, dont pas mal de Japonais.

Déjeuner d'un calamar farci accompagné de riz, bon, mais frugal. Je confirme mes vols pour la Papouasie, achète des Kinas (monnaie papoue, que j'ai du mal à trouver), loue une voiture pour demain et jeudi, prends un tour pour vendredi, bref, m'organise.

Je visite aussi l'aquarium, superbement mis en valeur. Je suis fasciné par certains animaux, dont les hippocampes et un poisson superbe, parmi tant d'autres tout aussi beaux mais plus communs.

Trois heures d'Internet, je bats tous mes records, qu'est-ce que je peux être bavard... Je sors de là à 20H30, je n'ai même pas vu tomber la nuit, et vais dîner dans un pub d'une bonne entrecôte pour 2 euros, grâce à un coupon que m'a remis l'auberge de jeunesse.

Je retourne à l'auberge vers 21H30. Beaucoup de touristes dans les bars et restaurants tout le long du front de mer, c'est très animé.

Mercredi. Beau temps. A 8 heures, je récupère ma voiture de location, une petite Daihatsu trois portes qui me suffit amplement. En route...

Au sud, j'arrive à **Yarrabah** ; dans ce village propre et calme du bord de mer vit une communauté aborigène, avec laquelle je n'arrive pas à avoir de contact.

Puis, par une route toute en virages, je monte jusqu'au plateau d'Atherton (**Atherton Tableland**), bien vert, arboré, aux nombreux petits lacs. Je circule toute la journée dans ce superbe environnement, m'arrêtant quelquefois pour faire une courte balade sur un des sites fléchés, notamment à la magnifique cascade de Millaa Millaa.

J'arrive à 17 heures à **Mareeba**, une ville de 6 900 habitants, décide d'y dormir et déniche une chambre toute simple mais bien tenue, au dessus d'un bar. Peu de monde dans la rue, où sont donc les habitants ?

Je dîne d'une pizza à côté d'un homme aux pieds nus. D'ailleurs, ils sont pratiquement tous pieds nus ici... Curieux, je lui en fais la remarque et il m'explique qu'il est habitué comme cela depuis son enfance et que c'est bien plus agréable de marcher ainsi qu'avec des chaussures. Puis il part avec son camion poursuivre sa tournée.

Il n'y a qu'en Afrique du Sud que j'avais vu pas mal de Blancs marcher aussi pieds nus... Si je faisais ça en France, tout le monde se retournerait sur mon passage et me prendrait pour un fou. Et pourtant...

Je retourne à l'hôtel et bouquine sur la grande terrasse, devant ma chambre au premier étage. Pas mal de bruit en-dessous et nombreux aborigènes complètement saouls dans la rue. Quelle misère !

Le bar ferme vers 22H30 et je me couche alors.

360 kilomètres au compteur.

Jeudi. Bien dormi. Trop. Il fait grand jour lorsque je me réveille : déjà 6H10 ! Je me prépare et quitte l'hôtel vingt minutes plus tard, remontant vers le nord.

A 8 heures, j'arrive aux **gorges de Mossman**, où je me promène un peu dans la Rainforest, la forêt tropicale, le long d'une rivière. Chants d'oiseaux, arbres géants de toutes sortes, fougères, lianes et orchidées. Bien agréable, surtout à cette heure-ci.

Je continue vers le nord en traversant une belle région : palmiers de différentes espèces, bananiers, manguiers et champs de canne à sucre. Puis j'emprunte le bac pour traverser la rivière Daintree en cinq minutes et arrive au **Daintree National Park**. C'est en fait une immense forêt tropicale le long de l'océan.

Arrêt à **Jindalpa**, où se trouve une tour permettant d'observer la forêt vierge de différentes hauteurs et, en-dessous, un petit chemin de découverte, le tout avec beaucoup d'explications. Paisible et instructif.

A 12H15, j'arrive à la plage de Cape Tribulation. Là aussi, petit sentier dans la Rainforest.

Sur le chemin du retour, je déguste un sorbet aux quatre saveurs locales (bof !), puis je déjeune à **Mossman**.

15 heures. J'entre à **Port Douglas**, 3 700 habitants, petite ville balnéaire que l'on dirait bâtie dans un immense jardin. C'est incroyable comme c'est beau et arboré ! Et la plage d'une longueur de 7 kilomètres ne gâche rien !

Je ramène ma voiture au loueur de Cairns vers 17 heures, change d'auberge de jeunesse pour avoir une meilleure chambre et être un peu plus au centre, puis fais une heure d'Internet avant d'aller dîner d'un steak de crocodile et me coucher d'assez bonne heure. Car demain...

335 kilomètres au compteur.

Vendredi. Pas trop bien dormi, beaucoup de bruits vers 3 heures du matin, autres pensionnaires rentrant après une folle nuit sans doute, et puis peur de ne pas me réveiller à l'heure. En fait, je me lève à 4 heures et un minibus vient me chercher une demi-heure plus tard.

Nous voilà 17 personnes en route pour **Mareeba** : je vais y faire mon baptême de l'air en ballon. Le jour se lève, le temps est un peu couvert. Arrivés à 6 heures sur le site, nous apprenons que le tour est annulé à cause du vent, bien qu'il n'y ait pas le moindre souffle au sol. Cela n'arrive, paraît-il, qu'une dizaine de fois par an ! Consternation. Retour à l'auberge de jeunesse à 7H35 et petit-déjeuner.

9H30, le minibus revient me prendre pour le reste du tour, mais ne me rembourse pas tout en ce qui concerne le ballon, ce qui me fait payer le tour bien cher, 20 % de plus que la concurrence alors qu'au contraire, compte-tenu de leur annulation de ce matin, ils auraient dû être plus généreux. Je me fais complètement avoir et ne peux malheureusement rien faire !

Nous arrivons une heure plus tard au centre des **Tjapukai** (clan d'aborigènes) : musique et danses traditionnelles, spectacle sur leur vision de la création du monde, démonstration de didgeridoo (vous vous rappelez, la fameuse trompette aborigène...), lancers de lances et de boomerangs. L'endroit est vraiment conçu pour les touristes...

A 12H30, j'emprunte tout seul le **Skyrail**, une télécabine au-dessus d'une vaste et magnifique forêt tropicale. Superbes paysages et vue sur les gorges et la cascade Barron. Arrêt aux deux stations intermédiaires et petit parcours dans la forêt. Ma cabine me laisse à la station terminus de **Kuranda** à 13H20.

Là, je me balade dans ce village hyper-touristique, déjeune et visite le Birdworld, une grande volière où je me retrouve parmi des centaines d'oiseaux tous plus jolis les uns que les autres. Que la nature est belle ! S'y trouvent même deux cassowaries, les oiseaux les plus grands d'Australie, qui peuvent atteindre 85 kilos : ils sont de la famille des autruches et émeus, mais ont le cou bleu clair, violet, orange et rouge, avec une bosse en corne, comme un sabot, sur la tête. L'air bête, mais assez beaux (comme certaines personnes que je connais mais dont, par pudeur, je tais le nom...).

Je reviens à Cairns par le **Scenic Train**, un vieux train qui circule sur une voie difficilement construite entre 1886 et 1891, avant même les routes du coin. Je longe les gorges de la rivière Barron, le paysage est assez beau dans l'ensemble, sans plus (et puis je suis fatigué...).

Arrivée à 16H50, puis un minibus me transporte à l'auberge de jeunesse. Il a fait beau toute la journée, finalement.

J'essaie comme convenu de récupérer l'acompte versé pour le ballooning annulé, mais en vain ; je me suis fait avoir sur toute la ligne et, furieux, vais porter plainte à la police (pour rien, sans doute...).

Je fais une lessive avant de me coucher pas trop tard.

Samedi. Réveil à 5 heures, taxi pour l'aéroport et envol à 7 heures dans un Fokker de 75 places dans lequel nous sommes seulement 10 passagers.

Et voilà, je quitte cette Australie si belle ; mais j'y reviendrai pour quelques jours à la mi-novembre et aussi, sans doute, l'année prochaine afin de visiter toutes les régions que j'ai délaissées.

Arrivée 75 minutes plus tard à Port Moresby, capitale de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Le ciel est nuageux mais il fait plutôt chaud.



Parlons un peu de la Papouasie-Nouvelle-Guinée :

La Papouasie-Nouvelle-Guinée est un vaste archipel au nord de l'Australie et à l'est de l'Indonésie, constitué de milliers d'îles et îlots, la plus grande partie étant l'île de Nouvelle-Guinée dont l'ouest, l'Irian Jaya, appartient toujours aux Indonésiens.

La Nouvelle-Guinée est la plus grande île du monde après le Groenland. Archipel volcanique aux imposantes montagnes (4 508 mètres) et hauts plateaux, il est recouvert à plus de 90 % de forêts, un des derniers endroits de la terre où il existe

encore des endroits inexplorés. 462 000 km² (85 % de la France), peuplé de 4,5 millions d'habitants (10 au km²) papous et mélanésiens, vivant en autarcie pour la majorité.

Pays pauvre (98^{ième} au rang mondial) : le PNB mensuel par habitant est de 72 euros et l'espérance de vie de 57 ans (21 ans de moins qu'en France). Seulement 5 % de la population du pays est employée de façon formelle, les autres font de petits jobs (travail au noir, ventes sauvages...).

L'école est payante et seulement 25 % des enfants atteignent le secondaire.

La Nouvelle-Guinée a été découverte par les Portugais au seizième siècle. En 1828, les Hollandais prennent possession de l'ouest de l'île (Irian Jaya). En 1884, les Allemands occupent le nord-est pour contrer les Anglais, mais c'est finalement l'Australie qui se verra confier le pays en 1921. Seconde guerre mondiale, occupation japonaise, chassé par les Américains. En 1963, l'Irian Jaya est cédée aux Indonésiens par les Hollandais et, en 1975, la partie est de l'île devient indépendante sous la forme d'une démocratie parlementaire membre du Commonwealth, dont le chef d'état reste la reine d'Angleterre, avec le christianisme comme religion officielle.

Aujourd'hui, comme je vous l'ai dit quelques jours auparavant, en publiant les conseils de l'ambassade de France en Papouasie-Nouvelle-Guinée, le pays n'est pas très sûr : délinquance en ville, guerres tribales qui éclatent de temps en temps, secousses sismiques ou raz-de-marée fréquents surtout au nord. Un voyage assez risqué en somme... Les touristes, rares, sont surtout des Australiens, Néo-zélandais, Japonais et Américains.



Je reviens à mon récit. A l'aéroport, je prends un taxi jusqu'à l'hôtel que j'ai choisi, le moins cher : la toute petite chambre climatisée avec salle de bain commune et petit déjeuner inclus me coûte 30 euros, ce qui n'est pas donné pour ce que c'est. Mais je m'y attendais, tous les hôtels sont chers en PNG (PNG = Papouasie-Nouvelle-Guinée).

J'essaye d'avoir, pour l'après-midi, un tour organisé dans la ville, mais sans succès. Du coup, je vais me débrouiller par moi-même, avec minibus et taxis, dans cette ville réputée dangereuse. Dangereuse surtout à cause des attaques à mains armées, des drogués et des voleurs à la tire, les "Rascals". **Port Moresby** ne compte que 300 000 habitants, mais est très étendue, avec plusieurs quartiers bien distincts éloignés les uns des autres. Mais le service de minibus, bon marché, fonctionne bien, je le vérifierai plus tard.

A partir de 11 heures, je visite d'abord Boroko, "mon" quartier, du moins celui de mon hôtel. Assez vivant, avec de nombreux commerces et restaurants proposant des plats préparés genre poulet-frites, pâtes chinoises, riz cantonnais etc., souvent tenus par des Chinois (en fait, les Chinois surveillent, les Papous travaillent). Je déjeune dans l'un d'eux, assez crade il faut le dire, et en profite pour observer la vie autour de moi.

Pratiquement tous les commerces ont des barreaux et les vigiles sont partout. Les gens sont noirs de peau, mais moins que les aborigènes et, contrairement à ces derniers, ont les cheveux crépus, le type plus africain ; ils sont nettement plus beaux aussi. Les hommes sont barbus pour la plupart, et bien chevelus aussi, certains ont le look rasta. Beaucoup de

femmes ont de petits tatouages sur la figure, un peu comme les Peuls du Sahel. Et nombreux sont les hommes et femmes qui mâchent de la noix de bétel et crachent des jets de salives rouges autour d'eux (conseil : rester vigilant et toujours en alerte pour les éviter). Population assez sympa dans l'ensemble : les sourires et les Good Morning se succèdent sans discontinuer.

Puis je prends un minibus pour Koki, un quartier à moitié construit sur l'eau, avec un petit marché et des enfants se baignant dans une mer plutôt sale.

En PNG, la conduite se fait comme en Australie, à gauche, et les chauffeurs me semblent assez prudents. Mais il reste peu de pare-brise en bon état, non pas à cause des pierres, mais des bouteilles de bières vides lancées par des abrutis, m'explique t'on...

Un autre minibus me conduit à Town qui, comme son nom l'indique, est le quartier principal. Je parcours un moment la longue plage d'Ela, pleine de débris, papiers, sacs en plastique et autres poubelles ; ce qui n'empêche nullement les gens de se baigner... Le centre par lui-même n'a rien de particulier à offrir. L'ambassade de France est fermée, normal, c'est samedi ; je ne pourrais donc pas m'y faire connaître...

Par facilité, je décide de prendre un taxi pour continuer ma visite ; ce n'est pas bien cher et je tombe sur un chauffeur sympa mélange d'anglais qui parle bien anglais (certaines personnes ici ne parlent que le Pidgin, un créole à base lexicale anglaise) et me donne beaucoup de renseignements sur la ville et le pays.

Première étape, le sommet de la colline de Paga, qui surplombe une partie de la ville et offre un assez beau panorama. Puis Hanuabada, un autre quartier en partie lacustre où le chauffeur refuse de s'arrêter de peur de se faire voler son taxi par des drogués.

Nous passons ensuite devant le bâtiment du Parlement, faisons un tour dans le grand parc de l'université, une des deux du pays, avant d'arriver au jardin botanique, au nord de la ville. Je m'y promène durant une heure et demie ; une partie du jardin se trouve dans la forêt tropicale. Beaucoup de familles me saluent, discutent un peu avec moi. Que les gens sont gentils ici ! Et naturels ! Quelques cages renferment des animaux de la région : cassowaries, perroquets, kangourous arboricoles et une espèce de très gros lapin, je ne sais pas ce que c'est...

Après quoi, le taxi me récupère et me laisse près de l'hôtel vers 17 heures.

Je me balade encore un peu, puis rentre profiter de la petite piscine et bouquiner. Je discute aussi avec des étudiants papous (bien vieux pourtant pour des étudiants) qui logent là et profitent de ce samedi soir pour se bourrer la gueule à la bière.

Je dîne à l'hôtel, pas question de sortir la nuit, puis regarde à la télé le superbe match de rugby Australie-Nouvelle Zélande avant de rejoindre ma chambre.

Dimanche. De bonne heure, après le petit-déjeuner, minibus pour Elie Beach. Le temps est toujours couvert et une petite brise souffle, il fait bon.

A 7H30, les gens sont nombreux sur la plage et des centaines d'enfants jouent au rugby (suite au match d'hier soir ?). Une bagarre éclate entre deux adolescents et aussitôt les gens courent, non pas pour fuir, mais pour jouir du spectacle. Foule immense.

Mais, à 9 heures, je me retrouve presque tout seul, la plupart des groupes étant rentrés chez eux. Je lis au bord de l'eau, tranquille.

A 11 heures, bus pour le marché de Gordon, réputé pour ses... voleurs. Je ne m'y attarde pas, mais déjeune, à proximité, d'un poulet-frites.

Puis, à pied, je passe de nouveau devant le Parlement, un beau bâtiment qui me semble récent, pour atteindre le Musée National. Là, divers objets sont exposés tels que vêtements traditionnels, boucliers, lances, coiffes, bijoux, ustensiles de travail, bref, tout ce qui se rapporte à la riche culture papoue. L'ensemble est intéressant et un petit jardin intérieur renferme quelques animaux : un fourmilier, de la famille des échinidés, avec son grand nez pointu lui permettant de creuser le sol à la recherche de fourmis à ingurgiter, un joli kangourou arboricole, plus proche du panda que du kangourou, des hornbills (camaos) au bec extravagant et quelques perroquets. Sympathique, tout ça...

A la sortie du musée, alors que je repars toujours à pied vers la lointaine station de bus sous quelques gouttes de pluie, un jeune couple papou en voiture s'arrête et me raccompagne jusqu'à mon quartier. Chouette, non ?

Comme il n'est pas tard, je me rends alors au Café-Internet, qui est malheureusement fermé malgré les horaires affichés affirmant le contraire... Dépité, je me promène encore un peu et rentre à l'hôtel. Pas faim, ce soir. Alors je me couche tôt.

Se termine ainsi la sixième semaine de ce voyage au bout du monde.

Pour les statistiques, dont je raffole : seulement 695 kilomètres parcourus en voiture cette semaine.

En Papouasie-Nouvelle-Guinée du lundi 14 au dimanche 20 octobre 2002 (septième semaine)

Lundi. Actualités télévisées : attentat terroriste à Bali, plus de 100 morts et nombreux blessés. Je pense de suite à mon père, ma sœur et mon filleul qui étaient là-bas quelques jours auparavant. L'enfer est donc sur terre ?

Dehors, il pleuviote. Je déjeune. A 7 heures, le véhicule de l'hôtel m'accompagne à l'aéroport tout proche. Mais mon vol est retardé de 90 minutes. J'apprends que celui d'hier a été annulé à cause de troubles à Mendi. Quels troubles ? Je n'arriverai pas à en savoir plus...

9 passagers seulement dans l'avion pour Tari, car il ne continuera pas sur Mendi aujourd'hui non plus.

Atterrissage à 11 heures ; une foule bigarrée de plusieurs centaines de personnes est massée contre le grillage de la piste d'atterrissage qui traverse le petit village de **Tari**, beaucoup avec de grands parapluies colorés leur servant d'ombrelle.

Incroyable et magnifique ! Je suis ici dans la région des **Highlands (Hauts Plateaux)**, en pays Huli. Tari est à environ 1 500 mètres d'altitude. Une guerre civile a eu lieu durant les élections du mois de juillet, qui ont dû être annulées. Alors la police a pris peur et s'est enfuit, laissant les villageois se débrouiller tout seuls (eh oui ! Ils n'ont pas Sarkozy !).

Déjà, depuis plusieurs mois, la banque, la poste, les magasins d'alimentation et l'hôpital avaient fermés au fur et à mesure à cause des trop nombreux holdups commis par les rascals. Pas de téléphone non plus ! Mais il y a de l'électricité quand il pleut suffisamment pour que la rivière puisse alimenter la roue de la centrale, ce qui est le cas actuellement.

Le grand hôtel pour touristes situé à quelques kilomètres est fermé depuis qu'en juin un groupe de touristes Américains s'est fait dévaliser à l'aéroport même par une bande armée. Depuis, plus aucun touriste, je suis le premier (c'est sans doute pour cela que je n'ai pas pu réserver de tour organisé depuis la France).

La police est revenue en force, 500 hommes, depuis la semaine dernière seulement (il était temps...). Et, maintenant, les machettes sont interdites dans les villages. Voilà dans quoi je débarque...

En 1997, Tari comptait 900 habitants ; il y en aurait 7 000 aujourd'hui, fuyant l'insécurité des montagnes tout autour. De nouvelles élections auront lieu en janvier, les gens sont confiants car elles seront étalées dans le temps, village par village, pour permettre à la police d'être présente.

Dès ma descente d'avion, un homme se présente comme guide. J'aurai besoin d'un guide, certes, mais celui là en est-il vraiment un et puis-je lui faire confiance ? Je demande aux policiers présents, qui confirment.

Patrick, c'est son nom, m'accompagne jusqu'à une petite guesthouse, à deux pas de l'aéroport. Grande maison de plusieurs chambres, la plupart n'ayant plus de néon. On m'offre la meilleure, vu que je suis seul : c'est assez propre. Cependant je serai obligé un peu plus tard de nettoyer la salle de bain commune, assez crade. Grande cuisine aussi, où j'installe un néon piqué dans une autre salle : c'est bien, car je devrai cuisiner. Il n'y a en effet aucun restaurant au village. C'est sommaire, mais acceptable pour deux nuits et pas cher (6 euros la nuit). Et puis la patronne est gentille comme tout, souriante et agréable. Elle est contente : je suis son premier client depuis 6 mois, ce qui explique un peu le laisser-aller.

Je me mets d'accord avec Patrick sur un programme de visite et son coût, puis le suis jusqu'au marché, coloré. Quand je dis marché, il s'agit en fait d'une trentaine de personnes installées à même le sol des deux côtés de la rue défoncée. Bon, j'y trouve quand même des pâtes en sachet rapide, du riz, du poulet déjà cuit, du sel, de la poudre Maggi au poulet pour l'assaisonnement, des genres de beignets (qui ne s'avèreront pas très bons), des bananes et un petit pain au maïs. C'est suffisant, je me débrouillerai bien avec ça...

Je regarde (et admire) les gens autour de moi. Les Huli sont plutôt petits de taille, ont un gros nez crochu de style sémite, et pas mal d'entre eux ont gardé leurs vêtements traditionnels. Quelques hommes ont un pagne devant et juste une touffe de feuilles derrière, le tout attaché par une ficelle, ainsi qu'un vieux tee-shirt. Ils vont souvent pieds-nus, ont la figure peinturlurée mais, ce qui surprend le plus, ce sont les bâtonnets qu'ils se mettent au travers de leur paroi nasale (fabriqués avec des os de cassowaries) et leur coiffure. Ils mettent à priori sur leur tête tout ce qu'ils peuvent trouver : vieux bonnet de laine, grandes plumes, stylos, couronne d'herbe, fleurs, que sais-je encore ? Ils sont beaux comme tout. D'autres sont habillés comme vous et moi, en plus sale et plus déchiré peut-être. Et ils sont pratiquement tous barbus, une barbe noire très fournie.

Quant aux femmes, c'est pareil (non, pas la barbe...) : certaines ont un pagne de paille devant et derrière (mais pas de feuilles), d'autres une jupe plus ou moins longue et presque toutes de petits tatouages sur la figure. Je ne m'attendais pas à ce que les coutumes aient autant survécues ici : je suis vraiment chez les Papous de mes rêves...

De retour à la guesthouse, Patrick s'invite et mange la moitié de mon repas ; je ne peux tout de même pas lui dire de m'attendre dehors pendant que je mange !

L'après-midi, je fais connaissance avec les Badgela Boys. Ce sont des hommes mariés ou non qui vivent ensemble, car ils pensent (à juste titre sans doute) qu'une femme c'est pénible à supporter. Je ne crois pas qu'ils soient homosexuels pour cela, en tout cas je ne leur ai pas demandé. Toujours est-il qu'ils sont magnifiques avec leurs habits traditionnels et leurs peintures. Tous les cinq ont des chapeaux grands et larges composés de tous les cheveux (crépus) qu'ils ont gardés, surmontés de grandes plumes d'oiseaux du paradis et autres objets. Nus, à part leur pagne et leurs feuilles. Arc et flèches dans le dos, pipe de bambou à la main. Superbes !

Puis nous nous baladons dans le village et ses alentours. Car, si le village est petit, construit autour de la piste d'aviation, les habitats sont nombreux et très dispersés aux alentours. Les cases sont souvent construites en bambous et les propriétés sont entourées d'un grand mur de boue de près de 3 mètres de haut, permettant de se protéger d'éventuels agresseurs ou voleurs. J'ai l'impression de me promener dans un grand jardin et, en fait, c'en est un : arbres fruitiers et légumes poussent facilement de partout, sans que les Papous se donnent beaucoup de mal.

En tout cas, comme au marché ce matin, les gens sont gentils, heureux de venir me saluer et me serrer la main (qu'ils gardent quelquefois cinq bonnes minutes dans la leur...) et souriants. Beaucoup nous accompagnent un peu sur les chemins, ainsi que des écoliers morveux au visage peint. Vraiment sympathiques !

Nous rentrons à la guesthouse sous quelques gouttes de pluie. Il se mettra à pleuvoir vraiment un peu plus tard, lorsque Patrick sera parti et moi en train de cuisiner.

Comme je suis heureux de cette journée !

Mardi. Il a bien plu toute la nuit, mais ça s'arrête heureusement vers 7 heures. Douche chaude grâce à l'eau que j'ai fait chauffer dans une casserole.

Patrick vient me chercher comme convenu à 7H30, mais le 4x4 réservé pour l'excursion, un de la police, fait faux-bond. La police, chacun le sait, est meilleure pour mettre des PV que pour rendre service et j'en ai de nouveau la preuve. Du coup, nous galérons pour trouver un autre véhicule. Mais ça me permet au moins de rencontrer une personne intéressante, un jeune missionnaire catholique romain polonais (allez y comprendre quelque chose !) qui habite en PNG depuis 8 ans. Il

nous invite à prendre un café à la mission catholique et me donne conseils et adresses de missions qui pourraient m'héberger durant le reste de mon voyage.

Puis nous continuons à chercher un véhicule et trouvons enfin un 4x4 tout dégingué mais fort utile sur le coup de... midi et demi ! Son chauffeur est très sympa lui aussi.

Durant la discussion, j'apprends qu'une femme s'est fait abattre hier, que la police a retrouvé les deux tueurs, les a obligés à manger leur victime puis leur a coupé les mains (et peut-être même les pieds, selon les versions) ! Autre temps, autres mœurs ! Justice expéditive (j'espère qu'il s'agissait vraiment des tueurs), un peu barbare, tout de même, mais c'est sûr que cela servira d'exemple...

30 minutes pour parcourir les 9 kilomètres nous menant à un autre village par la piste principale, complètement défoncée. Nous franchissons 4 ponts, je ne vous dis pas l'état (par sécurité je suis descendu de la voiture...). S'il n'y avait pas eu autant de risques d'agression, nous aurions pu aussi bien parcourir cette distance à pied, au retour tout du moins.

Arrivés sur les lieux, petit marché où nous trouvons quatre bricoles à manger (patates douces, pain de maïs, bananes et canne à sucre). Puis rencontre avec les "Widows in blue", des femmes veuves qui doivent porter durant neuf mois des habits spéciaux (pagne de paille). Une a même les seins à l'air ! Pas de chance, c'est une vieille !

Nous regardons ensuite les Wigmen se préparer pour un Sing-Sing, une danse juste pour moi. Ils sont six, dont un enfant, à se coiffer superbement, se maquiller la face de jaune, rouge et noir et se peindre bras et jambes d'ocre rouge. Habillés du fameux pagne devant et de feuilles derrière (moi, quand j'ai une feuille au derrière, c'est que j'ai été distrait en m'essuyant...), ils dansent ensuite en chantant. Je m'attends à tout moment à ce qu'un pagne tombe, mais non, c'est du solide. Je prends des tas de photos, c'est vraiment magnifique. Et ils sont si sympas que j'ai du mal à les quitter ; mais, bon, il faut rentrer, le conducteur attend.

Retour à Tari vers 16 heures, où nous flânonnons encore un peu. Quelques rayons de soleil, mais brume sur les sommets environnants. Puis je rentre, prépare mon dîner et me couche de bonne heure.

Mercredi. Lever 5H30, j'ai bien dormi. Petit tour au village un peu plus tard. C'est jour de grand marché.

Patrick me rejoint à 8H30 et m'accompagne acheter mon billet d'avion pour Mount Hagen. Mon programme prévoyait d'aller par la route à Mendi, mais c'est beaucoup trop risqué en ce moment et je saute donc cette étape. Le soleil apparaît enfin vers 9 heures.

La foule grossit au marché devant l'aéroport. Toujours beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants en tenue traditionnelle. Les hommes sont très occupés : entre les jeux de fléchettes (le sport national), les cartes (normalement interdites sur la voie publique), le mâchage de noix de bétel (et les superbes jets rouges) et éventuellement une petite cigarette (bien plus rare), ils ne savent plus où donner de la tête. Quant aux femmes, elles travaillent... Elles vendent sur le marché ou font leurs provisions.

Ce matin, les coiffures des hommes sont toujours aussi excentriques.

A l'aéroport, je suis interviewé par une journaliste de la télé qui vient d'arriver ; je suis en effet un homme important, le premier touriste à revenir ici !

Je m'envole à 11H15, avec 12 autres passagers, certains pieds-nus (13, mon chiffre porte-bonheur). Le petit avion de fabrication brésilienne (je crois) passe entre les montagnes, et frôle d'assez près l'immense forêt survolée durant presque tout notre parcours d'une demi-heure.

11h45, **Mount Hagen** m'accueille. C'est une ville commerçante sans trop de charme et dangereuse, beaucoup de rascals et plus personne dans les rues après 17 heures. Capitale des Highlands, située à environ 1 800 mètres d'altitude, au pied du Mont Hagen qui, lui, culmine à 4 026 mètres, elle aurait aujourd'hui 40 000 habitants, le double d'il y a 5 ans. Dire que ce n'était qu'une station d'essence avant la seconde guerre mondiale !

Pas grand-chose à y faire ni à y voir, ville étape seulement. Beaucoup de jeunes portent un tee-shirt Ben Laden, sans doute importé d'Indonésie.

Un taxi m'emmène jusqu'à la guesthouse que j'ai sélectionnée, un genre de maison missionnaire, entourée de grillages et de barbelés, complètement barricadée en fait, où j'ai un dortoir de 4 lits avec salle de bain pour moi tout seul. Je peux en plus profiter gratuitement de leur ordinateur pour préparer mes textes et les enregistrer sur disquette avant d'aller les envoyer sur Internet en ville. Je travaille donc une heure, saute mon déjeuner, puis vais au centre du bourg, à 500 mètres de la guesthouse, et passe une heure sur Internet. Je me balade un peu, mais vraiment aucun intérêt de rester ici. Je décide donc de prendre le bus demain matin pour Goroka.

Je rentre avant 17 heures, car le dîner à la guesthouse est à cette heure-là, afin de permettre aux cuisiniers de rentrer chez eux en toute sécurité avant la nuit. Le repas est bon et copieux, partagé avec de jeunes missionnaires américains de je ne sais quelle secte et la responsable des lieux.

Après quoi j'utilise l'ordinateur encore trois heures. De toute façon, à 21 heures, on doit rejoindre nos chambres, c'est comme ça, c'est strict ici.

Jeudi. La nuit fut bonne, la douche chaude matinale aussi. Petit-déjeuner à 7H00, juste avant de me rendre au terminal de bus près du marché. Temps toujours maussade et un peu frais ce matin.

Je choisis parmi un des nombreux minibus allant vers Lae. C'est la cohue, désorganisation complète. Une dizaine de minibus tournent quasiment sur place en attendant d'être plein pour partir, beaucoup de fumée, de poussière et de temps perdu pour rien ; alors que s'ils s'organisaient... Et ça dure pour moi plus d'une heure, c'est infernal ; je n'ai pas fait le bon choix, d'autres véhicules sont partis avant le mien, tant pis.

Finalement, à 9H15, nous partons. Je suis toutefois un peu inquiet, car le minibus va jusqu'à Lae, la ville où règne la plus forte criminalité de PNG, et beaucoup des passagers qui m'entourent ont vraiment de sales gueules, patibulaires, des

gueules de truands, et je crains de tomber dans une embuscade comme il y en a beaucoup par ici. La route, si on peut nommer ça une route, est vraiment mauvaise : non seulement elle tourne et vire dans la montagne mais, de plus, le chauffeur fait constamment des écarts pour éviter les nombreux trous de la chaussée, et Dieu sait s'il y en a... En fait, nous roulons aussi souvent à droite qu'à gauche !

La passagère à côté de moi a aussi une sale gueule, mais est sympa : s'arrêtant comme moi à Goroka, elle me donne des informations sur le coin. Au bout de 186 kilomètres et de presque 4 heures de route, vers 13 heures, me voici enfin à **Goroka**, bien fatigué par ce trajet et avec un fort mal de tête. Bon, normalement, je suis maintenant sorti de la zone à haut risque du pays. Mais je dois encore (et toujours) être prudent de toute façon !

Ma guesthouse se trouve à quelques minutes à pied du terminal de bus ; bien que baptisée "Lutherian Guesthouse", elle n'a rien de missionnaire et se révèle plus sympa et surtout plus cool que la précédente. J'obtiens un lit dans un dortoir de 4, mais aurais encore la chance d'y être tout seul cette nuit.

Mon sac à peine posé, je sors déjeuner pas loin, riz et morceaux de foie, excellent, accompagnés d'une canette de Fanta pour à peine plus d'un euro !

Goroka est une petite ville, 30 000 habitants à tout casser, aérée, arborée, ombragée, à 1 600 mètres d'altitude, sans grand intérêt si ce n'est le paysage de montagnes tout autour et la proximité des Mudmen que je vais essayer d'aller voir demain. Je cherche donc un tour organisé, en trouve un qui viendra me proposer un circuit ce soir à l'auberge (je l'attendrai en vain...). Dans un hôtel de luxe, la réceptionniste, bien que sachant que je ne loge pas là, me "prête" son chauffeur et son véhicule pour une demi-heure, le temps d'aller visiter l'intéressant petit musée local, à quelques kilomètres du centre. Ça m'arrange, car les taxis n'existent pas ici...

Après cela, je me balade un peu puis, comme il commence à pleuvoir, je retourne à la guesthouse vers 16H30, juste avant le déluge. Ouf ! J'y ai échappé de peu (et ça explique mon mal de tête...) !

En attendant en vain le tour-opérateur, je fais connaissance avec un Japonais un peu plus vieux que moi qui travaille dans une ONG et loge dans la chambre à côté de la mienne pour 6 mois. C'est comme cela que j'apprends que Jimmy, le mari d'Anny, la responsable des lieux, pourrait m'accompagner demain matin voir les Mudmen en utilisant les transports publics, ce qui me reviendrait au moins deux fois moins cher qu'avec un tour organisé, vu que je suis le seul touriste du coin. Je me mets donc d'accord avec Jimmy.

Après avoir un peu regardé la seule chaîne de télévision locale, qui diffuse de nombreux programmes australiens, je mange deux bananes et vais me coucher.

Vendredi. Bien dormi. Pas d'eau au petit matin, elle arrive après 6 heures et froide seulement. Dur dur ! Frileux de nature, je ne me lave qu'en partie. Petit-déjeuner correct servi à 7 heures (non, pas au lit, dans la salle de restauration).

Vers 8 heures, accompagné de Jimmy, je prends un minibus qui part aussitôt. Temps gris. Nous nous arrêtons à une quinzaine de kilomètres, peu après Asaro, au petit village de **Kominiwe**. Là, j'assiste à un petit spectacle exécuté par trois Mudmen, exprès pour moi. Et, chance, le soleil apparaît !

Mais, me demanderez-vous, qu'est-ce qu'un Mudman ? Comme son nom l'indique, c'est un homme de boue (debout aussi, mais rien ne l'empêche de s'asseoir. Ah ! Ah ! Ah !) : en fait, son corps nu (hormis un pagne minuscule, ce qui réjouirait mes fidèles lectrices, surtout ... , non, je ne dirai pas qui... Et si je m'habillais comme cela moi aussi ? Non ?) est barbouillé de boue, donc gris, et il porte un gros masque (de boue lui-aussi) sur sa tête. Voila, maintenant vous savez (merci Didier ! C'est mieux que l'histoire-géo de l'école, non ?). Dans leur danse, les Mudmen (pluriel de Mudman) approchent doucement, mais de façon menaçante et leur masque peut faire peur ; d'ailleurs, un petit Papou à côté de moi s'est mis à pleurer... Spectacle court, mais traditionnel, j'ai bien aimé.

Le retour est plus difficile, nous attendons un minibus durant plus d'une heure. Un convoi d'une dizaine de camions passe, escorté par la police, afin d'éviter une possible embuscade. Ah, enfin un minibus !

Revenus à Goroka, nous grimpons jusqu'au point de vue du Mont Kis, qui domine la ville, puis rentrons vers 11H30 à la guesthouse, où je peux disposer d'un ordinateur pour pas bien cher. Et je l'utilise durant presque deux heures ! C'est donc assez tard que je pars déjeuner.

Je me balade ensuite dans les 2 ou 3 rues du centre-ville, beaucoup de Papous font de même.

A 16 heures, je me rends à l'aéroport, à 5 minutes à pied de la guesthouse, pour prendre l'avion pour Madang. L'avion arrive, il est plus petit que celui prévu et je ne peux embarquer ; imaginez ma déception ! Je me fais rembourser mon ticket, j'irai à Madang par le bus demain matin. Du coup, je reviens à la guesthouse ; comme ma chambre a été louée entre temps, j'en partage une autre avec un pasteur baptiste papou.

Je décide alors d'aller passer ma soirée au restaurant de l'hôtel Paradise Bird, j'y dîne au rythme agréable d'un petit orchestre et suis interviewé par une journaliste (journal sur le tourisme en PNG, distribué au Japon et aux Etats-Unis). Faut pas croire ! Je deviens célèbre !

Je rentre à la guesthouse un peu après 20 heures. Toujours pas d'eau chaude ! Une bonne nuit m'attend ; du moins, j'espère...

Samedi. Pas très bien dormi, cette nuit. Il fait beau. Dès 7H15, je suis à l'arrêt des minibus dans l'espoir d'arriver à Madang vers midi, puisqu'on m'a dit qu'il fallait 4 à 5 heures pour effectuer le trajet. Malheureusement, les minibus se rendant normalement à Madang sont aujourd'hui détournés sur Lei, la seconde ville du pays, où se déroule ce week-end un festival de danses traditionnelles. Evidemment, je pourrais y aller moi aussi, mais Lei est une ville dangereuse et puis je n'aime pas trop la foule.

Finalement, au bout de presque 2 heures d'attente, sur les conseils d'une autre voyageuse, je monte dans un camion, devant, entre le chauffeur et son acolyte. Mon siège est inconfortable, sans dossier, mais j'ai de la chance : les autres passagers sont assis derrière dans la benne, à même le sol...

La route devient vite en fort mauvais état, mais les paysages de montagne sont magnifiques.

A 11 heures, arrêt de 20 minutes à Kainantu, nous n'avons parcouru que 80 kilomètres en deux heures !

A midi, à la sortie des Hauts-Plateaux, un contrôle policier nous fait perdre un peu plus de temps.

Une heure plus tard, le camion me dépose avec d'autres passagers à Watarais, dans la plaine : à droite la route pour Lei, où continue le camion, à gauche celle pour Madang. Ma conseillère de ce matin me dit de me méfier et de bien surveiller mon sac, car il lui semble qu'un jeune rascal me suit depuis ce matin et, en effet, il descend ici aussi.

A 14 heures, je monte dans un autre camion (le rascal aussi), et c'est moins confortable : je suis assis dans la benne sur un pneu, nous sommes 33 passagers à l'arrière. Petit trajet de 30 minutes parmi de beaux paysages jusqu'à Ramu Sugar, une raffinerie d'alcool qui pue vraiment.

Peu après, autre camion, cette fois-ci avec des banquettes en bois. Mon rascal est toujours là, infatigable. Moi, toutefois, je commence à fatiguer : la route devient de plus en plus mauvaise et se transforme en piste, ça tangué, ça fait une poussière terrible et c'est vraiment tape-cul. Je déchire même mon short, pas celui avec le chewing-gum, non, évidemment, l'autre, à peu près neuf...

Heureusement que les paysages sont toujours aussi beaux ! Et nous arrivons à 18 heures : il m'a fallu 11 heures entre attentes et trajets pour parcourir environ 300 kilomètres, alors que mon vol aurait mis 25 minutes s'il n'avait pas été annulé, et j'ai perdu une journée.

A **Madang**, nous avons toutes les peines du monde à faire descendre le rascal à l'arrêt des bus (visiblement il est perdu et ne sais où aller, tout con...) avant que ma conseillère et moi-même nous fassions déposer devant une guesthouse, dans laquelle malheureusement aucun lit n'est disponible (le week-end, c'était à prévoir...).

Je trouve une autre guesthouse, bien crade, où je peux obtenir une chambre. De toute façon, je n'ai pas le choix, il fait nuit et je suis fatigué, sale, couvert de poussière. Pas d'eau chaude, mais l'eau froide ne l'est pas tant que cela et une bonne douche dans la salle de bain commune et dégoûtante me fait un bien immense.

Le propriétaire est chaleureux (mais j'ai du mal à comprendre son anglais), certains de ses hôtes, tous Papous, beaucoup moins. Je me prépare du riz, regarde des variétés à la télé du salon, puis me couche dans des draps à la propreté limite. Quelle journée !

Dimanche. Mal dormi, beaucoup de bruits, va et vient devant ma chambre, télé à 2 heures du matin. Dur. Lorsque je me lève, sur le coup de 5 heures, je m'aperçois que des gens dorment par terre à côté de ma chambre, d'autres dans la cuisine, d'autres assis devant la table du salon... Et les WC sont bouchés, je ne vous dis pas l'odeur... Même si on me payait (quoique, ça dépend combien...), je ne dormirais pas une seconde nuit ici comme je l'avais initialement prévu...

Vers 6 heures, je sors me promener : les magnifiques chants d'oiseaux me réconcilient avec l'endroit, ce sont les premiers que je vois dans une ville de PNG. Il fait un temps superbe et déjà trop chaud. Les rues sont calmes et désertes à cette heure-ci, ça sent bon, arbres gigantesques, fleurs partout et centaines de chauve-souris géantes tournoyant dans le ciel tels des cerfs-volants. Belles demeures aussi.

Madang, 30 000 habitants, entièrement détruite par les Japonais durant la seconde guerre mondiale, reconstruite à la même place sur une péninsule au bord du Pacifique, est un petit paradis. Cette petite ville est d'ailleurs considérée comme la plus belle de tout le Pacifique (je constaterai par la suite que c'est certainement vrai).

Un peu plus tard, je prends des renseignements dans un hôtel assez luxueux (et je profite de leurs toilettes, propres, mais dont la porte ne ferme pas !) pour un tour en bateau autour de quelques-unes des 45 îles avoisinantes ; mais c'est horriblement cher ! J'y prends mon petit-déjeuner, pas donné non plus, puis décide de me débrouiller tout seul.

Coup de fil à la compagnie aérienne : OK, j'ai une place pour ce soir. Puis courte négociation avec un pêcheur qui m'em mènera où je veux dans sa barque à moteur pour 3 euros de l'heure. Je récupère mon sac à la guesthouse et embarque. Nous naviguons entre les îles, toutes plus belles les unes que les autres, certaines habitées, d'autres vierges.

Ile de Kranket, véritable jardin et superbe lagon aux eaux cristallines. Îles du cochon (elles sont trois, dont une vierge), corail et poissons colorés. J'y nage avec mes lunettes de piscine, c'est magnifique.

Ile de Siar, ses maisons de palmes et de bambou, et ses enfants faisant une partie de volley acharnée.

Ile de Biliau et sa mangrove. Île de Samun, 30 mètres sur 30 peut-être, et sa guesthouse.

Bien d'autres petites îles encore et beaucoup de plages de sable fin et propre. Nombreuses petites pirogues à balancier, dans lesquelles des familles s'entassent. Maisons sur pilotis aussi, sur la côte. Ça vit, c'est beau, c'est le paradis, vraiment, et j'y resterais bien ! Mais tout a une fin et, vers 12H30, le sympathique pêcheur me dépose comme convenu sur une plage minuscule au sud du centre de Madang, grouillante de baigneurs. Je surveille bien mes affaires tout en lisant à l'ombre. Malgré la crème solaire, je suis brûlé de partout.

Deux heures plus tard, j'essaye de rejoindre l'aéroport en minibus ; au bout d'une bonne demi-heure, un pick-up s'arrête et un gentil couple papou m'y conduit. Qu'il fait chaud ! Je brûle !

Décollage à 16H50 avec 15 minutes d'avance, arrivée à **Wewak** à 17H30. Des sœurs catholiques, étant dans le même avion que moi, me conduisent à ma demande à la Mission Catholique, que m'avait conseillée mon ami de Tari. J'y suis bien reçu, juste à l'heure du dîner, et je discute avec le Frère responsable du lieu, un jeune Indonésien de Flores.

La mission est immense, impersonnelle, regroupant de nombreux bâtiments. J'y obtiens une grande chambre avec ventilateur et lavabo pour un prix dérisoire : 9 euros en pension complète (oui, oui...). Deux prêtres doivent partir demain avec leur propre véhicule pour la Sepik River, où je dois me rendre, et pourront peut-être m'em mener. J'essaierai de les rencontrer au petit-déjeuner, ce serait bien...

Bonne douche froide qui rafraîchit mes brûlures (mais comment me suis-je encore débrouillé ?), puis je me couche et bouquine. Quel calme !

Ainsi se termine ma septième semaine de voyage, durant laquelle je n'ai parcouru que 482 kilomètres par la route.

Lundi. Réveil à 4 heures, après une nuit agitée. Mes brûlures me mordent. Superbes chants d'oiseaux dans le jardin de la mission.

Wewak, 30 000 habitants est construite sur le Pacifique et ne peut être atteinte de la capitale qu'en avion ou en bateau, comme beaucoup d'autres villes. Car le réseau routier, en mauvais état, est aussi fort modeste en PNG. Ici, comme à Madang, subsistent de nombreuses traces de la seconde guerre mondiale, surtout des épaves d'avions japonais ou australiens et de bateaux coulés en mer ; c'est pourquoi c'est un lieu réputé des plongeurs.

Après la messe de 6H30, je rejoins le réfectoire pour le petit-déjeuner de 7 heures, mais aucune trace des prêtres devant voyager aujourd'hui. Je décide donc de me débrouiller (encore et toujours) par moi-même : minibus pour l'aéroport où j'achète un billet d'avion pour Ambunti ce matin, m'évitant ainsi une journée de voyage inconfortable par la route.

En face de l'aéroport, je consulte Aloïs, un Papou sympa ayant une guesthouse à Ambunti et organisant des tours. C'est très cher (évidemment, je suis seul, aucun touriste à l'horizon pour partager les frais...), mais je finis par accepter un tour de 5 jours et 4 nuits sur le fleuve Sepik, avec une pirogue à moteur, un navigateur et un guide. Il paraît que cette région est superbe, une des plus belles de PNG.

Aloïs m'accompagne en ville avec sa voiture pour confirmer un de mes vols pour dimanche prochain, puis à la mission récupérer mes affaires. Dieu, qu'il fait chaud !

De retour à l'aéroport, nous attendons, attendons, comme dans la chanson ("J'ai attendu, attendu, elle n'est jamais venue..."). A midi, nous apprenons que le vol de 10 heures est annulé. Ça commence vraiment à me fatiguer, tout ça... Les autres passagers, papous, ne disent rien ; ils ont le temps... et l'habitude ; pour eux, ce n'est pas grave, ils reviendront demain... Mais moi je perds encore un jour, et mon tour de 5 jours se transforme en tour de 4 jours, sans rabais de tarif. Zut, zut et rezut !

Du coup, Aloïs me reconduit à la mission, où j'arrive à la fin du déjeuner, les plats sont vides, je grignote juste quelques bricoles. Puis, à ma demande, un jeune prêtre papou, le Père Andrew, toujours pieds nus, me déniche un ordinateur sur lequel je passe trois bonnes heures à taper mes textes.

A 16 heures, je pars me balader sous le soleil tapant en compagnie du Père Andrew. Visite des environs et arrêt dans un hôtel pour utiliser Internet durant une heure. Et nous revenons dîner à la mission.

Mardi. Réveillé par mes brûlures vers 5 heures, je lis. Aloïs vient me chercher comme prévu à 7H15, juste après le petit-déjeuner, et me conduit à l'aéroport. Le ciel est assez nuageux, et il fait chaud.

J'ai décidé cette nuit, afin de réduire le coût du circuit, de supprimer une journée du long trajet en pirogue, puisque l'essence représente plus de la moitié du budget. Aloïs trouve que c'est une bonne idée, mais ne baisse pas le prix pour autant : si je l'écoutais, je devrais payer 3 jours de circuit au même prix que 5 jours ! Je ne suis pas d'accord et finis par me disputer avec lui, surtout lorsqu'il me demande de lui régler 15 euros pour m'avoir "rendu service", le salaud (c'est une somme considérable ici, un guide se paye par exemple 4 ou 5 euros par jour). Je le règle et pars furieux, bien décidé à me débrouiller tout seul à Ambunti. Ce ne sera pas facile, d'autant plus que je n'ai certainement pas assez d'argent liquide sur moi, n'étant pas passé à la banque, puisque je devais régler Aloïs par carte bancaire. De toute façon, je ne peux plus reculer : mon petit avion va partir.

Décollage à 8H15, avec 4 autres passagers dont deux sœurs salésiennes. Le pilote est canadien. Nous survolons une forêt sur des vallons à perte de vue puis, avant d'arriver, 40 minutes plus tard, de grandes plaines et le fleuve Sepik.

A **Ambunti**, dès ma descente de l'appareil, un guide me contacte et me prend en main ; Bill a 32 ans. Nous discutons un bon moment sur le tour que je désire effectuer et sur son coût : le tarif est deux fois moins cher que celui d'Aloïs (que je maudis), mais je n'ai malheureusement pas assez d'argent.

Je me rends alors à la mission catholique où le Père Adam m'accueille sympathiquement ; il a 33 ans, est polonais, connaît bien le secteur, marche pieds nus (et dit la messe ainsi, pieds nus et en short). Non seulement il m'invite à passer la nuit à la mission et à partager ses repas, qu'il cuisine lui-même, mais il me trouve un piroguier avec un moteur de 15 chevaux seulement, ce qui est suffisant et réduit de moitié la consommation d'essence prévue. Du coup, me voilà avec un budget du tiers de celui d'Aloïs (que je maudis encore) et j'ai juste assez d'argent pour cela (ouf !).

Ambunti est un village étalé le long du fleuve, bien agréable, assez ombragé, aux habitants amicaux. D'après le Lonely Planet, le **fleuve Sepik** est un des grands fleuves de la planète à connaître : il prend sa source en Irian Jaya, la partie indonésienne de l'île, mesure 1 126 kilomètres de long et a une très faible pente, donc s'écoule lentement. C'est en tous points un long fleuve tranquille. Mais il est marron et cela ne donne pas vraiment envie de s'y baigner.

L'après-midi, Peter, le piroguier, une soixantaine d'années peut-être, parlant anglais, m'emmène jusqu'au **lac de Wasui**, en amont du fleuve. Sa pirogue, plate, étroite de 60 centimètres environ, mesure environ 9 mètres de long, c'est assez impressionnant (et bien stable). Je suis assis au fond, par terre, mais aurais à partir de demain un petit tabouret.

La promenade est agréable malgré la chaleur (inutile de vous dire que je me suis enduit de crème de protection solaire. Ça y est, c'est dit...). Heureusement, de temps en temps, des nuages cachent le soleil et ça fait du bien.

Forêt, petits campements de pêcheurs avec fumerie de poissons (achat de 2 tortues pour le repas de demain), quelques feux de brousse et pas mal d'oiseaux aquatiques et d'aigles. Les eaux du lac sont malheureusement trop basses pour que nous puissions vraiment y pénétrer (c'est la fin de la saison sèche).

Une petite averse nous trempe et nous rafraîchit, ce n'est pas désagréable.

Vers 18 heures, superbes couleurs au soleil couchant et retour à la mission.

Je dîne donc avec le Père Adam, ce qui nous permet de bien discuter de sujets et d'autres, tous fort intéressants.

A 20H30, je rejoins ma chambre, tout ce qu'il y a de plus simple : un sommier, une petite douche, un WC, et c'est tout. J'ai ainsi l'occasion d'utiliser pour la première fois de ce voyage mon sac de couchage : je ne l'aurais finalement pas amené pour rien...

21 heures, extinction des feux, le groupe électrogène s'arrêtant...

Mercredi. Bien mal dormi : aboiements fréquents, douleur des coups de soleil, chants des moustiques (j'ai finalement installé ma moustiquaire à 2 heures du mat). A 6H30, petit déj avec le père.

Départ à 8 heures, avec une heure de retard (on parle d'ailleurs à ce sujet d'"heure PNG") : Peter mène la pirogue, Bill est devant (non, ce n'est pas un chien, c'est mon guide, vous ne vous souvenez déjà plus ?), et moi, au milieu, je suis juché sur mon petit tabouret, mon sac à dos juste derrière. Le ciel est gris, il fait donc plus frais, ce qui n'est pas plus mal, sauf pour les photos. Aujourd'hui, nous suivrons le cours d'eau en aval, vers l'est.

Vers 10 heures, nous passons devant **Pagwi**, un endroit mal fréquenté (pour ne pas dire dangereux), nous arrêtons un peu plus loin près d'une école, puis continuons vers le **lac Chambri**. Malheureusement, à cause des basses eaux, l'entrée habituelle du lac est inaccessible, nous devons faire un long détour de 3 ou 4 heures. Le soleil fait alors son apparition dans un ciel restant nuageux malgré tout.

A 12H30, pause déjeuner à **Yentchen**. Peter prépare du riz accompagné de thon en boîte tandis que je visite une maison "tambaran", un lieu sacré que l'on trouve dans chaque village le long du fleuve. Construite sur pilotis, en bois et en palme, elle comporte deux niveaux : le rez-de-chaussée, avec son sol de terre battue, sert de lieu de réunion et de fête, tandis qu'à l'étage sont entreposés les objets de cérémonie, tels les masques et autres objets sculptés, le tout fort poussiéreux. C'est ici que les garçons, entre 15 et 20 ans, sont initiés : ils sont décapsulés (non, on dit "circoncis") et scarifiés. La scarification est sans doute très douloureuse, puisqu'on leur fait de nombreuses entailles sur le corps (dos, bras ou figure), un peu à la mode africaine. On retrouve d'ailleurs énormément de coutumes africaines ici, même les masques ont l'air de ceux de certaines régions d'Afrique.

Plus tard, j'ai vu le dos d'un homme du clan des crocodiles et, en effet, il ressemble à celui des crocodiles, tant les cicatrices sont nombreuses et rectilignes.

Nous continuons sur **Aibom**, autre village typique avec sa maison tambaran. Nous arrivons enfin au village de **Chambri** sur le lac du même nom, vers 17 heures. Le prêtre est absent de la mission catholique cette semaine, mais un des catéchistes nous accueille et nous ouvre des locaux fort sommaires. J'ai quand même un matelas, et puis il y a douche, WC et cuisinière au gaz. Peter prépare le repas, riz sur la cuisinière et tortues vivantes sur un feu de bois à l'extérieur, c'est comme cela qu'il faut les cuire (pauvres tortues). Elles seront bonnes, quoique pas vraiment tendres. Bill n'en mange pas, car il est adventiste et cela est défendu par la Bible.

Après le repas, il se met à pleuvoir. Comme il n'y a pas l'électricité, nous nous éclairons avec une lampe à pétrole, mais je ne tarde pas à aller me coucher.

Jeudi. Réveillé de bonne heure comme d'habitude, après une très bonne nuit cette fois. Je voudrais profiter du lever de soleil ; mais de soleil, point : il pleut encore.

Nous prenons un petit-déjeuner frugal et, lorsque la pluie cesse, nous faisons un petit tour au village, fort plaisant et étendu tout le long du fleuve. C'est vert, fleuri, plein d'arbres et d'oiseaux. Deux maisons tambarans ici : l'ancienne, fort belle, et la récente, moins jolie. Il est finalement onze heures lorsque nous repartons en pirogue.

Agréable balade, le ciel est gris et c'est mieux ainsi. Arrêt dans plusieurs villages. Gens sympathiques. Jeu de cartes local, j'apprends à y jouer.

Déjeuner de riz et de corned-beef, impossible de trouver du poisson frais, un comble alors que le fleuve en regorge...

Le soir, nous nous arrêtons près de Pagwi, à **Yentchenmangua**, où le père d'un instituteur nous loge dans une maison sur pilotis, à la grande pièce unique. Un tapis sur le sol de bois me servira de matelas et j'installe ma moustiquaire, les moustiques ne manquant pas ici.

Bill achète deux poules, car nous sommes 4 à table, l'instituteur s'étant invité. Et puis Peter, 40 kilos à tout casser et 1,60 mètres de hauteur, est un vrai goinfre : je n'ai jamais vu quelqu'un manger autant. Peut-être en profite-t-il parce que c'est moi qui régale et qu'il n'a pas tous les jours l'occasion de manger ainsi, je ne sais pas ? Il tue les poules, les plumes et les vide, lorsque soudain l'une d'elles s'échappe en courant. Preste, il la rattrape ; il n'avait pas dû la tuer suffisamment...

Les poules se révèlent coriaces, elles doivent être centenaires. Pour les cuire convenablement, voici la recette (comme pour les pigeons marseillais) : les mettre, avec une grosse pierre, dans une marmite d'eau bouillante. Lorsque la pierre est souple, c'est que les poules sont cuites...

Durant le repas, il se remet à pleuvoir. Nous sommes heureusement à l'abri. Et, comme hier, je me couche de bonne heure, d'autant plus que je suis bien fatigué, avec un fort mal de tête.

Vendredi. Lever à 4H30, départ une heure plus tard, le jour se lève et les couleurs du ciel sont magnifiques.

Nous débarquons à **Pagwi** vers 6 heures, c'est jour de marché aujourd'hui. Par chance, nous obtenons des places assises sur un banc de bois dans le premier camion qui part, vers 6H40. Bill voyage avec moi, il a des choses à faire à Wewak. Je fais mes adieux à Peter qui, lui, retourne à Ambunti avec sa pirogue.

La piste est vraiment en mauvais état, boueuse et cahoteuse. Ça secoue drôlement, et je ne vous dis pas la poussière !

A 8 heures, arrêt dans un petit marché avant Maprik pour déjeuner.

Vers 10 heures, le bitume fait son apparition, c'est mieux. Mais je n'arrive pas à étendre mes jambes et c'est un supplice.

Enfin, nous atteignons **Wewak** à midi, nous avons bien roulé (environ 5 heures pour faire les 135 kilomètres, ça peut être bien pire...).

J'invite Bill à déjeuner, il m'accompagne ensuite à la banque changer des chèques de voyage, puis, en minibus, à la mission catholique où je récupère la même chambre qu'en début de semaine. Adieu Bill, tu as été plus qu'un bon guide : un bon compagnon.

Douche froide, un régal, et quelle crasse ! Je peux enfin me changer.

Je passe l'après-midi dans ma chambre à lire puis, après le dîner, je reste 3 heures sur l'ordinateur d'un Frère papou, dans la chambre voisine. Il n'a pas Internet, mais je peux saisir mes textes et les sauvegarder sur disquette. Du coup, je me couche un peu tard, assez crevé.

Samedi. Grand soleil. A 7H30, juste après le petit-déj, je rejoins la plage encore déserte à tout juste 7 ou 8 minutes à pied, il fait déjà chaud. J'y écris une nouvelle chanson, "Pas sûr". Seconde chanson que j'écris durant ce voyage, une troisième étant en cours ; si ça continue, mon prochain album ne comportera que des nouveaux titres... (tant mieux, l'inspiration m'a tant manqué ces dix dernières années).

Un enfant attrape de petits crabes, prépare un feu, les fait griller et les mange. Amusant. Moi, je prépare la suite de mon voyage et lis un peu. Mon dos commence à peler, bien que toujours brûlé par endroits.

Vers 11 heures, d'autres enfants arrivent et se baignent, nus, leur corps luisant au soleil.

Je rejoins le réfectoire de la mission à midi, déjeune, et repars à la plage, n'ayant rien d'autre à faire. Les enfants sont toujours là et me font la fête. Quelle gentille population ! On me prête même une guitare (qui n'a plus que 5 cordes) et je peux ainsi trouver une mélodie à ma nouvelle chanson et la noter.

Je me baigne ensuite, puis rejoins l'hôtel qui a Internet. Le responsable n'arrive malheureusement pas à se connecter. La guigne !

Je retourne at home à 18 heures, heure du dîner, puis utilise de nouveau l'ordinateur de mon voisin et, là, surprise : impossible d'ouvrir les fichiers sur ma disquette. Après une bonne heure d'essai en tout genre, démontage de la disquette, nettoyage et bricolage, je finis par récupérer un seul fichier sur les dix, heureusement le bon ; mais j'ai tout de même perdu plus de la moitié de mon travail d'hier ! La poisse ! Alors, je dois recommencer et passe finalement encore presque trois heures devant l'ordinateur.

Dimanche. Il a plu cette nuit, mais la pluie s'est maintenant arrêtée. Départ pour l'aéroport à 5 heures, Frère Karl m'y accompagne.

Vol à 6H10 pour Port Moresby, où j'arrive deux heures plus tard, après un stop de 20 minutes à Madang. Une heure de transit, puis vol pour **Manus Island**, une île en partie entourée de corail et aux eaux limpides bleu turquoise, et enfin pour **Kavieng** où j'atterris à 11H55 dans un aéroport perdu dans une forêt de palmiers. Il fait beau et chaud.

Kavieng, environ 8 000 habitants, est la principale ville de l'**île de Nouvelle-Irlande** (101 000 habitants), au nord-est du pays. La Nouvelle-Irlande est la province de PNG ayant eu les plus anciens contacts avec les "Blancs" (Hollandais, en 1516). Elle regroupe en fait 149 îles et, sur l'une d'entre-elles, Lihir, se trouve la plus importante mine d'or du monde, encore sous-exploitée (c'est pour ça que j'y vais mais, chut, il ne faut pas l'ébruiter... C'est que j'ai un gros et très injuste redressement fiscal à payer à mon retour, moi, petit Français vampirisé par la lourde et délirante administration de mon pays).

La Nouvelle-Irlande fut colonisée par les Allemands, puis par les Japonais qui en firent une de leur importante base durant la seconde guerre mondiale. A noter que l'île principale s'étend sur 350 kilomètres de long, mais n'en a souvent que 10 de large. Et la population est de type mélanésien, parlant 19 langues locales.

Un Blanc me conduit amicalement jusqu'à la mission catholique où j'obtiens une chambre.

Je me rends aussitôt au centre-ville à pied, en longeant la plage. Beaucoup de gens ont de longs cheveux crépus et souvent blonds, coiffés un peu à la Michael Jackson enfant.

Je déjeune dans un club soi-disant privé, c'est le seul endroit ouvert. Puis je passe une demi-heure sur Internet, lent et cher, avant d'aller me balader sur la plage. Le temps se couvre en fin d'après-midi, je rentre à la mission et saute mon repas du soir.

Et voila, une semaine de voyage de plus, des brouettes de souvenirs et des tonnes d'amitiés...

En Papouasie-Nouvelle-Guinée du lundi 28 octobre au dimanche 3 novembre 2002 (neuvième semaine)

Lundi. Réveil quasi-habituel à 5 heures. Des centaines de moustiques dans la salle de bain, c'est donc ici qu'ils sont fabriqués ?

A 7 heures, le responsable du centre d'accueil de la mission m'accompagne dans son vieux gros 4x4 jusqu'à l'arrêt de bus, devant un supermarché. Impossible de savoir s'il y aura un bus aujourd'hui pour Namatanai, à l'autre bout de l'île. Je m'assois sur une marche et attends. 8 heures. 9 heures. Je regarde passer les gens, une race à part, belle, plaisante et souriante, c'est aussi bien qu'un film. 10 heures. Je commence à trouver le temps long, même si j'ai de la lecture...

11 heures. Un minibus arrive, mais il n'y a pas assez de passagers : nous sommes six, il en faudrait au moins quatre de plus. Il reviendra plus tard, promet-il...

Midi. Je mange sur le pouce. 13 heures. Le minibus revient, mais nous ne sommes toujours que six. C'est foutu, pas moyen de partir aujourd'hui. Demain matin, me dit-on...

Je retourne alors à la mission récupérer ma chambre. Je suis fatigué par cette attente dans la chaleur. Je me repose et fais même une bonne sieste.

Le soir je saute de nouveau mon repas, ce n'est pas grave. Le responsable a une guitare qu'il me prête, je joue quelques-unes de mes chansons devant un petit public d'une dizaine de personnes enchantées (et il y a de quoi...). Puis j'ai droit à un récital de chants locaux et mélanésiens, c'est à mon tour d'être enchanté (et il y a de quoi...).

Mardi. A mon réveil à 5 heures, il pleut pas mal. Mon ami me reconduit de nouveau à l'arrêt de bus à 7H30. La pluie s'arrête. Une heure plus tard, j'embarque dans un minibus, nous sommes plus nombreux aujourd'hui et, après avoir tourné et viré durant presque une heure, nous voici partis. Il fait beau (et chaud) maintenant.

La route est excellente. Presque tout le long, sur plus de 200 kilomètres, de petites maisons de pêcheurs sont bâties du côté mer ; et de l'autre côté de la route, ce sont des plantations de palmiers. A mi-parcours, le goudron s'arrête, mais la piste reste assez bonne.

Nous arrivons à **Namatanai**, au bout de 264 kilomètres, à 13H10. C'est bien.

Namatanai est la seconde ville de l'île de Nouvelle-Irlande, 900 habitants seulement. Rien à y voir, pas grand-chose à y faire non plus... Là, plus de chambre à la mission catholique, et les deux guesthouses sont assez chères.

Pour me rendre sur l'île de Nouvelle-Bretagne demain, j'hésite entre avion et bateau. L'avion étant onéreux lui aussi, je me décide finalement pour le bateau, mais pour le prendre je dois me rendre sur la côte ouest. Et me voilà reparti, à 15H20, assis par terre dans la benne d'un camion, parmi une vingtaine de personnes dont 4 hommes qui boivent bières sur bières. Ils sont d'ailleurs dans un sacré état... Je m'apercevrai à l'arrivée, deux heures et demi plus tard et quelques 35 kilomètres plus loin, que le chauffeur n'est plus très clair non plus !

Mais ce voyage est fort divertissant : outre les buveurs et ceux qui les encouragent, de vieilles femmes à la bouche rougie par le bétel fument la pipe, des hommes mâchent et crachent, les gens au bord la route me saluent et m'acclament, à tel point que je me demande s'ils ne me prennent pas pour quelqu'un d'autre, de nombreux tout petits villages se suivent et se ressemblent, un bout du monde loin de tout... Je ne regrette vraiment pas d'avoir choisi ce trajet, malgré la piste difficile et le camion tape-cul.

A **Kabanut**, on m'offre de partager une grande pièce dans une maison sur pilotis avec un homme du village, je ne refuse pas, vu qu'il n'y a pas d'autre solution. Les gens sont sympas, une vieille me fait cuire le riz qu'il me restait et je discute avec une famille. Des enfants noirs aux cheveux blonds s'amuse et crient de partout. Qu'ils sont beaux !

Aucun moustique ici, c'est une bonne chose. Je dors par terre, sur une bâche, tout habillé et sans m'être lavé, vu qu'il n'y a rien pour, mis à part l'eau de mer...

Mercredi. Réveil à 5 heures, j'ai une horloge dans la tête, vrai. Le sol était dur, mais j'ai assez bien dormi. Un peu plus tard le village s'éveille à son tour. Le jour se lève, il fait beau.

J'embarque, à 6H20, dans une longue barque avec un bon moteur, qui avance bien. 10 personnes à bord, dont une femme au visage entièrement tatoué, mais qui refuse d'être prise en photo. Des poissons volants, des vrais, suivent notre embarcation. Auparavant, dans ma vie, j'avais vu des poissons qui sautaient sur quelques mètres avant de retomber dans l'eau. Ceux-là volent vraiment : ils ont des nageoires comme des ailes de libellules et peuvent voler au-dessus de l'eau pendant une bonne cinquantaine de mètres !

Une heure plus tard, petit arrêt à **Makada**, une des îles de l'archipel du Duke of York.

Puis, de l'autre côté de l'archipel, j'aperçois les volcans de **Rabaul**, dont un, le Tuvurvur, fume toujours.

A 8H25, nous voici déjà à destination, à **Kokopo**. C'est la nouvelle capitale de **Nouvelle-Bretagne** depuis que Rabaul a été détruite par les pierres et cendres d'une éruption volcanique en 1994, faisant cinq morts seulement, mais laissant plus de 50 000 personnes sans-abri. Déjà, en 1937, une éruption y avait fait 507 morts et d'énormes dégâts.

La Nouvelle-Bretagne, au sud de la Nouvelle-Irlande, mesure environ 600 kilomètres de long sur 40 de large et compte 320 000 habitants. Elle fut allemande de 1874 à 1914, australienne ensuite, puis japonaise durant la seconde guerre mondiale et de nouveau australienne avant l'indépendance.

De la plage sur laquelle j'ai débarqué, un sympathique pêcheur me conduit en bateau jusqu'au quartier de Vunapope, où se trouve la mission catholique. Cette vieille mission, dont les bâtiments ont été entièrement rénovés, se situe sur une petite colline au-dessus de la mer, dans un superbe parc. J'y obtiens une chambre très sobre mais suffisante. Seul manque un ventilateur...

Kokopo est une ville tranquille et agréable, à priori sans rascals. Je me rends tout d'abord à la banque où je trouve un distributeur carte bleu qui fonctionne, puis un Frère de la mission m'accompagne en voiture jusqu'au petit musée (surtout musée de la seconde guerre mondiale, moyennement intéressant).

Je déjeune un peu plus loin dans un club privé où je suis bien accueilli, près d'un parcours de golf (8 trous) superbement situé au bord de la plage.

L'après-midi, il fait vraiment très chaud et je me baigne un peu, ça me soulage. Je discute avec des enfants et adolescents fuyant l'école pour porter les caddies des rares golfeurs et se faire ainsi un peu d'argent. L'un d'eux s'étant sérieusement blessé au bras, je l'accompagne à l'hôpital où je passe la moitié de mon après-midi.

Je rejoins la mission juste à l'heure du dîner, puis peux utiliser un ordinateur durant presque deux heures dans le bureau du comptable, un volontaire australien, avant d'aller me coucher.

Jeudi. Levé de bonne heure, je profite du parc de la mission avant le petit-déjeuner puis, juste après, pars me promener à pied. A 7 heures il fait déjà chaud et il me faut environ une heure pour rejoindre le Club de golf, d'où la vue est superbe. Je

joue avec mon Game Boy (eh oui, ce n'est pas réservé qu'aux enfants...), puis prends un bus jusqu'à Rabaul, à une vingtaine de kilomètres.

Plus on approche de cette ville, plus la route devient mauvaise, à cause de l'accumulation des cendres volcaniques. Toute l'ancienne ville de **Rabaul** est détruite, je l'ai déjà dit ; seuls les trois hôtels ont survécu. Ça c'est un peu reconstruit à l'est, mais la plupart des gens ont préféré aller habiter à Kokopo, plus sûre.

Depuis 1994, les cendres froides continuent de tomber sur Rabaul ; incroyable, je suis obligé de protéger mes yeux, et mes vêtements sont vite tout gris.

Après déjeuner, j'ai la chance de rencontrer une sympathique institutrice, grand-mère, qui me conduit avec son 4x4 jusqu'à **l'île de Matupit**, au bout de Rabaul, seul endroit épargné par les volcans (il y a quand même 5 cratères autour de la ville...). Elle m'emmène à un endroit, près d'un lagon, d'où la vue sur le **Tuvuvuvur** est magnifique. Le volcan crache de temps en temps de gros nuages de fumée, c'est impressionnant.

Puis Anne, c'est son prénom, me conduit à l'observatoire volcanique, au sommet d'une colline ; vue splendide sur la baie de Rabaul avec Kokopo tout au fond. A ma demande, elle me laisse là, je préfère en effet retourner à pied, petite balade agréable malgré la chaleur.

Vers 15 heures, je reprends un bus jusqu'à Kokopo et me baigne. L'eau de mer, chaude, me rafraîchit quand même et surtout me nettoie de la crasse accumulée à Rabaul.

Je me balade encore un peu, puis rentre à la mission. Bonne douche et, avant dîner, une demi-heure d'ordinateur et d'Internet chez un vieux prêtre bien équipé. En discutant, j'apprends que tous les vols de la semaine ont été annulés à cause des nuages de cendre dégagés par le volcan. Pourvu que mon vol de samedi matin soit maintenu !

Je ne me couche de bonne heure.

Vendredi. Je pars me balader de bonne heure, m'arrête un peu discuter avec le sympathique responsable du musée, puis rejoins l'abri surplombant le terrain de golf. Le paysage est si beau ici !

J'écris une nouvelle chanson, joue au Game Boy et lis. Des enfants et adolescents viennent me tenir compagnie, ils sont pleins de vie et émerveillés par mes jumelles, n'en ayant jamais vus auparavant.

Histoire d'essayer pour de ne pas mourir idiot, je mâche une demi-noix de bétel, accompagnée d'un bâtonnet d'une plante et de "lime", une poudre à base de corail et de coquillages. C'est âpre, pas spécialement bon. Je salive et crache beaucoup, très rouge. Bof... Il ne faut surtout pas avaler le jus car cela peut rendre bien malade et, surtout, c'est une drogue qui a les mêmes effets que la bière à outrance.

A midi, je déjeune au restaurant du Club, dont le manager est fort désagréable et semble détesté par tous ; il quitte d'ailleurs son poste la semaine prochaine.

Sur le coup de 14 heures il se met à pleuvoir, un déluge. J'attends que cela cesse pour rentrer, en vain. C'est sous la pluie que je pars, accompagné de 4 ou 5 enfants que l'eau n'effraie pas du tout. Et de minibus, point : à 17H30, tous sont pleins et, à 18 heures, il n'y en a plus. J'arrive finalement à stopper une voiture de la police qui, moyennant finance, accepte de me ramener à la mission. Comme quoi la police peut être utile quelquefois... (assez rarement)

J'arrive juste à l'heure pour le repas. A la suite duquel j'utilise un ordinateur durant une demi-heure avant d'aller dormir du sommeil des braves (que c'est bien dit...).

Samedi. Levé à 4H15, je suis dès 5 heures sur le bord de la route à attendre un minibus pour l'aéroport, situé à 20 kilomètres. Mais j'apprends qu'il n'y en a pas avant 6 heures, ce qui est bien trop tard pour moi, mon vol étant prévu à 6H30. Finalement, je parviens à stopper un véhicule privé : son conducteur travaille à la tour de contrôle, une aubaine pour moi. Il me dit que mon avion n'est pas arrivé hier soir, mais qu'il ne saurait tarder, le ciel étant parfaitement dégagé aujourd'hui. Alors j'attends... Les toilettes de l'aéroport sont dans un état, je ne vous dis que ça ! Le principal est d'y éviter les processions d'énormes blattes, par terre et sur les murs... (ici, petite pensée pour ma sœur Isabelle, qui en a la phobie). L'avion atterrit finalement vers 7 heures et je m'envole un quart d'heure plus tard. 1H15 de vol pour **Port Moresby** (la capitale de PNG, rappel pour ceux qui ont la mémoire courte).

Taxi pour l'hôtel, où je retrouve ma chambre habituelle. Puis je me balade dans Boroko, fais quelques achats, mais n'arrive toujours pas à dégoter un Tee-shirt Ben Laden à ma taille.

Déjeuner dans un fast-food chinois, puis une heure d'Internet ; malheureusement, je ne sais pour quelle raison, la mise à jour de mon site ne fonctionne pas et je galère en vain.

Je retourne à l'hôtel à 15 heures, il se met à pleuvoir un peu plus tard. Heureusement que j'ai amené de France avec moi une trentaine de livres de poche...

Dimanche. Qu'est-ce que j'ai mal dormi ! Devant ma chambre, près de la piscine, des autochtones ont bu bières après bières et fait un tapage pas possible. Dans la chambre d'à côté, télé à fond à 3 heures du matin. Puis, lorsque je me lève pour aller rouspéter, cette chambre est ouverte mais personne n'est à l'intérieur ; j'éteins la télé. Malgré mes boules Quiès, je n'arrive pas à me rendormir...

Je déjeune à 6H15 et me fais accompagner à l'aéroport. Le ciel est couvert. Mon vol est retardé d'une heure et je décolle à 8H05.

A 9H20, j'atterris sur **l'île de Kiriwina**, plate et assez étroite, longue d'une quarantaine de kilomètres. C'est l'île principale de **l'archipel des Trobriand**, dans la province de Milne Bay, à l'est de la capitale. "The island of love" est son surnom, car ici les adolescents font l'amour très jeunes et changent souvent de partenaires, c'est la tradition qui veut ça. Et ça continue

même après le mariage... Chez nous, on appelle cela l'amour libre. Bon, ça commence à changer un peu, paraît-il ; l'influence de l'église ? Un bien ou un mal ?

Il pleut des trombes. J'attends un minibus pendant plus d'une heure et grimpe finalement avec d'autres personnes dans le premier (et peut-être le seul) qui arrive. Il me conduit à la mission catholique et essaye de m'arnaquer en me demandant 30 fois le tarif habituel, mais je ne me laisse pas faire (je finis par payer quand même 10 fois le tarif...).

J'arrive pendant la messe, mais pas de prêtre : en fait, ici, c'est l'ancienne mission, la nouvelle est plus au nord. Bart, qui se dit responsable de l'église (j'apprendrai plus tard que ce n'est pas vrai...), m'invite à séjourner chez lui, dans sa petite maison sur pilotis, à Teyava. Assez sympa, taciturne par moment, il est père de 9 enfants !

Teyava est un petit village typique, avec ses nombreux greniers à yam, une grosse tubercule genre manioc qui est ici la principale nourriture.

Lors d'une accalmie, je me promène. Enormément d'enfants partout. Les gens m'interpellent, me saluent. Les bébés, qui n'ont jamais vu de "Dim-dim" (homme blanc), pleurent à mon approche. La plupart des filles ont les lobes des oreilles percés d'un grand trou supportant une bonne vingtaine de petits anneaux. Quelques femmes vont seins nus. Les garçons ont des bracelets serrés aux avants-bras, des colliers au cou, des anneaux aux chevilles, ils sont très coquets. Et pourtant, jusqu'à 10-12 ans, les enfants restent morveux, au vrai sens du terme. Beaucoup ont de petits tatouages sur les membres et une tâche tatouée au milieu du front, comme les Indiennes. Quelquefois, leur front a aussi de nombreuses et fines cicatrices : c'est que, lorsqu'ils étaient malades, on les a saignés. Les gens sont assez petits et, dans l'ensemble, moins crépus que dans d'autres régions. En fait, je vois des visages très différents les uns des autres, comme s'il y avait un mélange de nombreuses races ici.

Quant à moi, je suis une attraction, en quelque sorte... Le Dim-dim Didier...

Assis sur le sol, avec Bart, je déjeune de patates douces et de poisson que sa femme a préparés.

Il continue de pleuvoir mais, dès que cela s'arrête, je sors visiter les environs, en ne m'éloignant pas trop. La plage est à une centaine de mètres, elle sert aussi de WC, quelques pirogues s'y trouvent et des filles y lavent leur linge. Plus loin, au bord de la route, une crique d'eau plus ou moins salée sert de salle de bain publique. Sourires, partout, jeux de cartes sous les abris et mâchage de noix de bétel. Ici, on ne recrache pas le jus des noix, on l'avale ! Et les enfants, à mon humble avis, commencent bien trop tôt cette expérience...

Repas du soir, patates douces et nouilles. Nous discutons, les plus petits viennent se blottir contre leur père. Pas d'électricité, pas de radio, pas de télévision et une vie de famille préservée. Le bonheur, sans doute...

A 21H30, je m'installe dans un petit coin à moitié fermé qui m'est réservé (je pense que c'est habituellement la chambre des parents). Un petit matelas à terre, un drap, un oreiller, ma moustiquaire, et c'est bien comme ça.

Et une nouvelle semaine s'est encore écoulée...

En Papouasie-Nouvelle-Guinée du lundi 4 au dimanche 10 novembre 2002 (dixième semaine)

Lundi. 5H30, la maisonnée s'éveille. J'ai bien dormi. Balade jusqu'à la plage, pour faire ce que vous savez. Une heure plus tard, il recommence à pleuvoir, pas de chance. Et ça dure...

Petit-déjeuner, riz et pâtes. Beaucoup d'enfants restent dans le village, n'allant pas à l'école.

A chaque éclaircie, je me promène un peu. Je marche jusqu'à la mission, à 10 minutes. A côté, l'école primaire. Certains maîtres manquant, les enfants jouent sur le terrain de jeu. Je vais aussi jusqu'au lodge, pas loin vers l'ouest : c'est assez lugubre et excessivement cher, de plus la plage n'y est pas agréable. Et le patron, un Australien, est un abruti parfaitement antipathique. Evidemment, tout le monde ne peut pas être sympa comme moi...

A midi, curieusement, pas de déjeuner (peut-être n'y a-t-il tout simplement plus rien à manger...).

Comme le temps se dégage un peu, je marche avec John-Jo, un des fils de Bart, 11 ans, jusqu'à la "Station" (c'est comme ça qu'on appelle ici Losuia, la principale ville de l'île). 40 minutes et 3 kilomètres plus tard, nous voici arrivés.

On trouve à **Losuia** quelques bâtiments administratifs, un poste de police, deux ou trois épiceries, une station d'essence (en fait, un fût avec un pompe à main) et un marché où, à part les noix de bétel, on ne trouve pas grand chose. Dans une épicerie, j'achète des provisions, riz, pâtes, biscuits. Des pêcheurs rentrent, c'est la cohue pour avoir du poisson. Au bout de deux heures, John-Jo en obtient un gros, ça fera pour toute la famille et ce n'est pas bien cher.

C'est sous la pluie, et partiellement protégés par de grandes feuilles de bananiers, que nous effectuons notre retour. Je suis trempé quand même.

Repas et courte soirée, je me couche sans me laver ; n'aimant pas me laver à l'eau de mer, je préfère rester sale...

Mardi. 5H30, je me lève. Ciel à moitié gris, à moitié bleu, ça s'améliore on dirait...

Hier, Bart devait aller à la nouvelle mission catholique de Wapipi rencontrer le Père Clément à mon sujet, mais il n'avait pas trouvé de bicyclette pour parcourir la quinzaine de kilomètres. Aujourd'hui, nous décidons de rejoindre Losuia à pied et d'y attendre un véhicule, ce que nous faisons.

Départ à 7H30, avant qu'il ne fasse trop chaud. Pendant un moment, John-Jo et son cousin Junior portent mon sac à dos suspendu à une longue perche qu'ils soutiennent mais, comme ils semblent fatigués, je le récupère. A l'entrée de Losuia, arrêt à la maison de Junior, dont le père est le juge du coin. J'écoute les gens parler, on dirait de l'italien, car les phrases sont accentuées de la même façon. Et puis, surprise : dans leur dialecte, couteau se dit... couto.

8H45, grosse averse, mais je suis abrité. Dans la rue, les gens passent, une feuille de bananier en guise de parapluie, c'est pratique. Car des bananiers, il y en a partout...

Le soleil revient. J'achète quelques provisions pour moi à l'épicerie et discute avec une Chinoise qui tient un autre lodge sur l'île, avec une seule chambre. Je fais mes adieux à Bart et aux enfants et, à 11H15, enfin, un camion part et m'emmène jusqu'à **Wapipi**, trajet d'une vingtaine de minutes.

Arrivé à la mission, je suis accueilli par Elizabeth, la femme de ménage. Il pleut. Les Pères Clément et Ruben arrivent une heure après, m'invitent à déjeuner et m'offrent une chambre. Ils sont Indiens tous deux. Clément, la cinquantaine, est responsable des lieux et Ruben, prêtre depuis un an seulement, fait un stage ici. Dans un autre bâtiment séjournent quatre Sœurs venues d'Italie, du Brésil, du Bangladesh, une seule est de Papouasie. Une école complète le tout, avec 150 enfants environ.

Le repas est épicé, à la mode indienne. Le Père Clément a appris à cuisiner à Elizabeth, et c'est bon. Puis je me douche, que c'est agréable ! Ma chambre est vaste et propre.

L'après-midi étant moins pluvieux, je pars en voiture avec le Père Clément visiter une partie de son territoire.

Retour pour la messe de 18H30, courte et animée, avec des chants superbes aux rythmes polynésiens. Ici les gens ont de très belles voix polyphoniques et chantent à longueur de journée.

Après le repas, nous rejoignons nos chambres, éclairées à l'énergie solaire, vers 21 heures.

Mercredi. Lever 5H30, il pleut... Petit-déjeuner. J'écris une nouvelle chanson, "Condamné". Je bouquine aussi. Et il pleut sans discontinuer pratiquement toute la journée.

Déjeuner, lecture, jeux avec les enfants, messe, dîner, rien d'autre à faire...

Jeudi. 5H30. Il pleut toujours... Décidément...

Le ciel s'éclaircit vers 9 heures, je fais une petite lessive. Près de l'école, un porc est tué d'un coup de pieu dans le cœur et mis à rôtir sur un feu de bois.

Les enfants ont un cours de catéchisme dans l'église et chantent. Enfants comme adultes vont tous pieds nus et portent des vêtements de seconde main, mais ils semblent heureux. A quoi tient le bonheur ?

Après le déjeuner, j'emprunte une guitare à une des Sœurs et chante moi aussi, un petit public autour de moi. Du coup, le ciel s'éclaircit...

Puis c'est la fête, en l'honneur des élèves qui ont passé leur examen (genre BEPC) cette semaine. Buffet local : patates douces, yam, porc, poisson et bananes. Après la messe et le dîner, la fête continue : danses discos, mais du disco local, c'est pas mal, ambiance sympa. Je vais me coucher vers 22H30.

Vendredi. Beau temps, oui oui ! Messe pour les élèves à 8 heures, un peu longue (1 heure), surtout que je ne comprends pas grand chose.

Je pars ensuite avec le Père Clément à l'ancienne mission chercher un groupe électrogène et un ordinateur (je ne savais pas qu'il en avait un...). Courtes averses après le déjeuner.

L'après-midi, je discute un peu avec les Sœurs italienne et brésilienne, bien sympathiques toutes les deux. Je m'amuse aussi avec Coco, le perroquet du Père Clément, qui m'a adopté. Il grimpe toujours sur moi et me coupe quelquefois avec ses griffes. Et la journée passe tranquillement...

Samedi. Il pleut toute la matinée. Je dis au-revoir aux Sœurs et aux enfants présents, déjeune rapidement à 11H30, puis le Père Clément me dépose à l'aéroport à midi. Mon vol est prévu à 12H25, mais il aura finalement une heure et demie de retard. De petits vieux me font de la peine : ils me proposent des sculptures sur bois, des pendentifs, masques, anneaux, c'est beau et pas cher, mais je ne peux acheter, étant bien suffisamment chargé comme cela. Ils sont déçus, eux qui n'ont sans doute pas grand-chose pour vivre. Cinq personnes arrivent en voiture, pour récupérer quelqu'un d'important : ils portent pantalon, chemise et cravate, mais sont pieds nus. Amusant.

Finalement, à cause de la pluie, je n'aurais pas beaucoup profité de l'île. Mais grâce à la pluie, peut-être, j'ai rencontré beaucoup de gens intéressants et aimables. Je quitte des amis...

Le vol secoue drôlement à cause du mauvais temps. 7 passagers seulement pour 20 places. Nous atterrissons enfin sains et saufs à **Port Moresby** à 15H05. Ici, il fait beau...

Taxi pour l'hôtel, même chambre. A Boroko, une heure d'Internet, mais j'ai encore un problème avec ma disquette, qui a perdu toutes ses données. La barbe, désespoir, tout un travail à recommencer...

Je me couche tard, des gens chahutant dans la piscine jusqu'à presque minuit.

Dimanche. Mal dormi, insomnie. Beau temps.

A 7 heures, je me rends en minibus jusqu'à la plage en ville, j'y reste plus de deux heures à regarder les gens. Certains jeunes jouent au rugby touché (on ne plaque pas, on touche simplement le porteur du ballon, c'est beaucoup moins violent). Beaucoup d'avenues sont en travaux, mais ceux-ci sont stoppés depuis plusieurs mois car le gouvernement est en cessation de paiement (si, si).

Je rentre à Boroko pour faire presque 5 heures de saisie et d'Internet et me mettre complètement à jour. Puis retourne à l'hôtel profiter de la piscine.

Ainsi se finit mon séjour en Papouasie-Nouvelle-Guinée ; demain matin, je m'envolerai pour un nouveau pays : les Iles Salomon.

En un mois, j'ai pu découvrir les principaux sites de ce pays, mais surtout rencontrer beaucoup de gens attachants. Je n'ai malheureusement pas vu beaucoup de groupes traditionnels, mais je ne regrette pas d'être venu, oh que non !

Aux Iles Salomon du lundi 11 au mardi 19 novembre 2002 (onzième semaine)

Lundi. A 7 heures, je suis à l'aéroport de Port Moresby. Le temps est nuageux, mais je m'en fous, je m'en vais... La boutique où doit se payer la taxe de départ reste fermée, tant mieux, économie substantielle...

Malheureusement, l'avion est retardé. Au bout d'une heure et demie, le commandant de bord annonce qu'on a déchargé la moitié des bagages, trop de poids, et qu'ils arriveront par le prochain vol, vendredi ! Incroyable ! C'est pourtant un gros avion de 60 places. Mais ça n'a l'air d'émouvoir personne. Mon sac à dos est dans le lot, et je fais des pieds et des mains pour le récupérer. Je le guette et, avec un certain soulagement, le vois revenir au bout d'une demi-heure (et, du coup, le bagage d'un autre passager est débarqué...).

Décollage à 11H05, arrivée deux heures plus tard à **Honiara**, la capitale des Iles Salomon. J'avance ma montre d'une heure, décalage horaire oblige. Le ciel est couvert ici aussi et la chaleur est lourde.

Une hôtesse de la compagnie m'emmène gracieusement jusqu'à la ville, à 10 kilomètres, et me dépose à l'office du tourisme, dépourvue de tout (et ne servant donc pas à grand chose...).



Parlons un peu des Iles Salomon :

Archipel d'environ un millier d'îles s'étendant sur 1 500 kilomètres au nord-est de l'Australie, d'une surface égale à 5% de la France, les Iles Salomon sont peuplées de 400 000 habitants : 15 au km², 95 % de Mélanésiens et 4 % de Polynésiens, 40 % de moins de 15 ans, parlant 90 langues, 80 % vivant en complète autarcie.

Découvert en 1568 par les Espagnols, l'archipel fut finalement annexé en 1893 par les Allemands au nord et Anglais au sud. En 1899, les Allemands rétrocédèrent le nord aux Anglais. En 1942, les Japonais l'envahirent et la guerre y fit rage ; il fut libéré en totalité par les Américains en 1945 et obtint finalement son indépendance le 7 juillet 1978 comme membre du Commonwealth. La reine d'Angleterre en est donc toujours la souveraine.

Aujourd'hui, l'île n'est pas très sûre : des guerres inter-tribales éclatent de temps en temps et des secousses sismiques sont fréquentes. Cela explique le peu de touristes, environ 10 000 par an, surtout des Australiens, Néo-zélandais, Japonais et Américains. Pourtant l'archipel est, paraît-il, un vrai paradis pour les amateurs de nature sauvage et les plongeurs.

Et voici un aperçu des **conseils généraux de sécurité** donnés par l'ambassade de France des Iles Salomon (sur Internet) : « Une certaine prudence est de mise avant de se rendre aux îles Salomon. Le pays est toujours dans la tourmente économique et n'offre pas, surtout à Guadalcanal et Malaita, les conditions de sécurité nécessaires au tourisme.

En conséquence, il est recommandé :

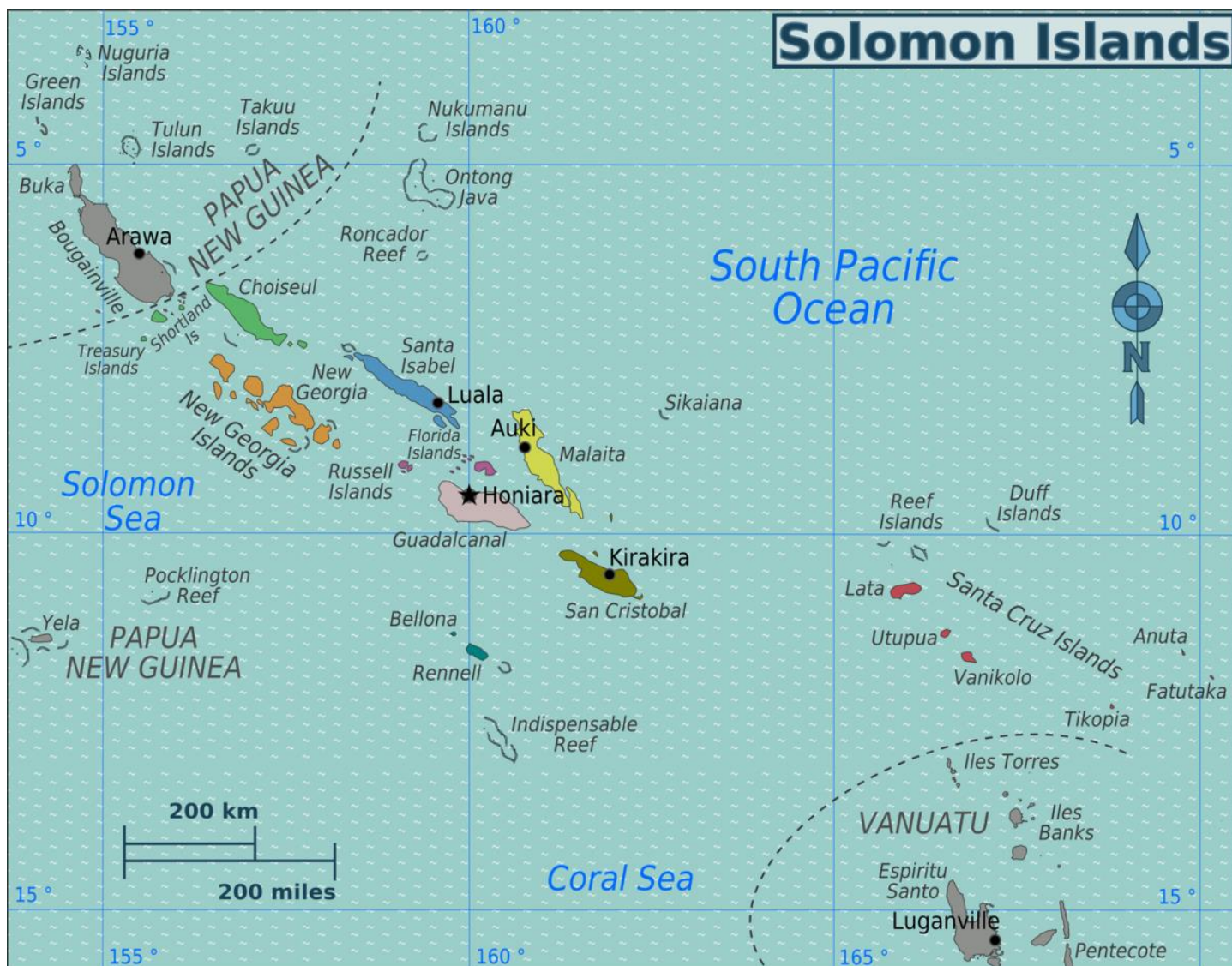
- de ne pas circuler avec une seule voiture dans les faubourgs de la capitale et de réduire au minimum ses déplacements au-delà de l'aéroport international.
- de ne pas voyager isolé, mais de préparer son séjour dans le cadre d'un voyage organisé.
- en arrivant à Honiara, de prendre contact avec le consul honoraire. »

Bon, ça promet encore...

Je me sens un peu perdu ici. Tout d'abord, retrait d'argent avec ma carte de crédit, confirmation de mes prochains vols et recherche d'une guesthouse. La ville est toute petite et concentrée, heureusement. Les hôtels et motels sont relativement chers pour ce qu'ils offrent et c'est finalement à la guesthouse de l'Eglise Unifiée (?) que je trouve une chambre vaste et claire, avec toilettes et douches communes. Ce n'est pas bien cher, 8 euros la nuit, mais la chambre n'est disponible que pour 2 nuits. Je partirai donc plus tôt pour Auki ; ce n'est pas grave, vu qu'il est impossible de sortir d'Honiara pour visiter les environs et qu'en ville même il n'y a pas grand chose à voir...

J'ai mal à la tête et une forte diarrhée, mais pars quand même me promener. Le marché grouille de monde, beaucoup de vendeuses sont assises sur le sol, quelques légumes, fruits ou autres produits étalés sur un plastique. Ça respire le dénuement. Comme je l'ai dit, la population est ici mélanésienne, donc noire de peau, les traits fins, les cheveux plus ou moins crépus et souvent blonds. Les jeunes ont pour la plupart des coiffures surprenantes, pleines d'originalité et d'imagination : petite natte, touffes, coupe rasta, chignons, queue de cheval et tutti quanti. Ici aussi, en ville, pratiquement tous les commerces sont tenus par des Chinois ; ils sont partout et visiblement bien intégrés.

A 17 heures, je me sens vraiment fatigué et préfère rentrer à la guesthouse. Je me couche aussitôt, j'ai 39.2 de fièvre...



Mardi. Malgré mes médicaments contre la gastro-entérite, j'ai encore 38.5 à 5 heures du matin. Transpiration et frissons se succèdent ; ce n'est pas normal, d'habitude mes médicaments sont plus efficaces. Je me vide et suis à plat, mais j'ai heureusement des sels réhydratants avec moi.

Comme il fait beau, je pars quand même me balader. Ce n'est pas bien prudent, mais je ne tiens pas en place et veux profiter de mon séjour. Je me rends tout d'abord à Chinatown, le petit quartier chinois qui ne ressemble pas à un quartier chinois, puis je retourne à l'office du tourisme, de nouveau pour rien.

En face, le musée, une des seules attractions de la ville, est fermé : non seulement le responsable (un fonctionnaire donc...) n'est pas là car sa femme est malade, son chien s'est enfuit et ses patates poussent de travers, mais, de plus, la plus grande partie de la collection a été dérobée il y a peu. Bref...

Je fais ensuite modifier ma réservation d'avion pour demain ; j'ai de la chance, il y a de la place. Je me sens de plus en plus mal et vomis alors à plusieurs reprises, ce qui me soulage un peu. Il n'est que 10 heures, mais j'ai toutes les peines du monde pour retourner jusqu'à ma chambre, j'ai bien cru ne jamais y arriver. Je me couche, transpire, tremble, m'endors. A 15 heures, me sentant un peu mieux, je vais manger un bol de riz sans aucun accompagnement, mais je n'ai pas faim. Des cafards se poursuivent sur les murs du petit restaurant chinois ; amusant.

Plus tard, j'essaie de mettre mon site web à jour, mais n'arrive pas à y accéder. De retour dans ma chambre à 17 heures, épuisé. Mes médicaments restent terriblement impuissants... Fièvre toujours, 38.8 degrés.

Mercredi. A 5 heures du matin, je vais mieux : plus que 38 degrés. A force de prendre de l'Imodium (ou tout simplement parce que je n'ai plus rien dans le ventre), ma diarrhée s'est arrêtée.

J'attends le taxi commandé la veille, qui ne vient pas, et en prends un autre, avec un conducteur philippin, pour l'aéroport. Il fait beau.

Le petit avion de 20 places décolle à 6H45, le vol dure 25 minutes seulement. Atterrissage sur une piste de terre de **l'île de Malaita**, au bord d'un petit village accueillant et mignon comme tout. Tout autour de l'unique pièce de l'aéroport, des enfants blonds regardent et s'amusent.

Un minibus m'emmène jusqu'à **Auki**, la ville principale de l'île, quatre rues parallèles et deux en diagonales, avec des bâtisses dont le rez-de-chaussée sert de commerce (tenus par des Chinois) et l'unique étage d'habitations. Si le centre n'a

pas beaucoup de charme, les abords sont magnifiques : de chaque côté de la baie, des villages lacustres sur pilotis et, derrière moi, les montagnes.

Je descends dans un petit hôtel sympa, où j'obtiens une vaste chambre, sommaire, mais claire et aérée, munie d'un ventilateur et d'une salle de bain.

Dans la matinée, je me promène encore une petite heure. Ici aussi, toute l'activité est concentrée autour du marché, devant la jetée. Vers 11 heures, tremblant et fatigué, je rentre me coucher. Ça ne s'arrange pas, 39 degrés et vertiges. A tout hasard, je commence une cure d'antibiotiques. Je dors, incapable de rien faire d'autre. Mes draps sont vite trempés de sueur.

A 16 heures, à ma demande, le sympathique patron de l'hôtel m'accompagne en taxi jusqu'à l'hôpital, histoire de vérifier si je n'ai pas la malaria, car j'en ai finalement tous les symptômes. Un type avec deux énormes pendentifs aux oreilles me reçoit (est-ce un médecin ?), me fait un prélèvement sanguin et me demande de revenir demain matin, car la personne qui contrôle les tests (un fonctionnaire, donc...) est déjà rentrée à la maison. Un coup pour rien, donc... Vu dans quel état j'erre, je serai peut-être mort demain matin...

De retour à l'hôtel, je me couche. Grosse averse dehors. 39.5, ma fièvre monte toujours. Je n'ai la force de rien, même pas de lire... Ma dernière nuit ? (ben non, puisque vous êtes là à me lire...)

Jeudi. Bien vivant. Nuit mouvementée, qu'est-ce que j'ai transpiré ! 38 degrés seulement, je me sens mieux, j'ai même le courage et la force de prendre une douche. Et puis j'ai faim, c'est plutôt bon signe. L'hôtelier me prépare 4 toasts sans rien dessus que je trempe dans mon café : ça me cale et me suffit.

Il fait beau. Je me rends en minibus à l'hôpital et attends plus d'une heure mes résultats : j'apprends finalement que j'ai bien la malaria. Il en existe deux sortes ici et quatre dans le monde. Certains moustiques, ces sales bestioles qui ne servent à rien, porteurs de la maladie, causent la mort de plusieurs millions d'individus chaque année, dont plus d'un million d'enfants rien qu'en Afrique.

Je ne sais pas comment font les indigènes : en Papouasie (et je n'ai pu l'attraper que là-bas), même la nuit, les gens vivent à moitié nus dans les villages et ne se protègent pas. Et moi, avec mes produits de protection et ma moustiquaire, je me débrouille d'être malade ! Pas de chance ! Je dois commencer un traitement ce soir, durant 3 jours, ce qui ne m'assure pas de ne pas mourir entre-temps, me dit le docteur. Bon, je verrai bien... A chacun son destin... Et puisqu'on doit tous y passer un jour... Après ce traitement, me dit-il, j'irai mieux, mais devra repasser un contrôle sous 8 jours, car il y a risque de rechute. Je suis toutefois rassuré de savoir ce que j'ai...

Je rentre en ville, regarde les gens au marché, y reste une demi-heure avant de rejoindre ma chambre et m'allonger, épuisé. A midi, je me force : riz et viande hachée, c'est bon, le patron est un fin cuisinier (obèse par ailleurs...).

Grosse sieste. Fièvre toujours, 38.3 degrés. Vers 15 heures, il se met à pleuvoir. Je décide de nettoyer le cache en plastique de la lampe de ma chambre, monte sur une chaise et me casse la figure, déchirant tout mon short, celui qui était resté à peu près correct. M... ! A la poubelle...

Je sors, me promène un peu dans les rues, impossible de trouver un short à ma taille (58). Malaise et forte fièvre. J'ai du mal à dîner, puis commence mon traitement : 4 cachets de Nivaquine à prendre avec de l'eau. J'espère que ça ira mieux demain ! Prière au Petit Jésus.

Vendredi. Très mal dormi à cause du boucan causé par une pompe à eau juste devant ma chambre. A 5 heures, je me sens mieux, je suis content, moins de 38 degrés.

A 7 heures, je déjeune comme hier, de pain trempé dans du café, puis pars me balader jusqu'à un petit village lacustre, très mignon. J'ai mis 40 minutes là où il m'en aurait fallu 15 normalement, je fatigue et j'ai des étourdissements. Je me repose un bon moment, entouré d'une ribambelle d'enfants qui n'arrêtent pas de me demander " What's your name ? ". J'ai beau leur répondre, ils continuent, contents de leurs trois mots d'anglais...

Il fait assez beau et très chaud. Je rentre finalement avec une petite pirogue à rame : ainsi, il faut 5 ou 6 minutes, pas plus. Bien fatigué, je m'étends sur mon lit et m'endors jusqu'à l'heure du déjeuner. Pas d'appétit.

Sieste jusqu'à 15 heures, après quoi je me sens mieux et décide de faire un tour en pick-up jusqu'au dernier village de la route montagneuse. Je suis installé à l'avant, à côté du chauffeur ; je n'aurais vraiment pas pu voyager dans la benne. Ça grimpe drôlement et la piste est complètement défoncée. En haut, sur la montagne, il fait environ 22 degrés, 8 de moins qu'à Auki, et c'est appréciable. Mais moi, dès la mi-parcours, je brûle et tremble de froid, la fièvre ne m'aura pas laissé un long répit. Deux heures et demi de route aller-retour, le sympathique chauffeur me dépose devant l'hôtel.

40.3 degrés, ça commence à m'inquiéter. Et si j'avais autre chose aussi ? Un virus à la con, je ne sais pas, moi, un truc que je n'ai encore jamais eu (si, si, il en reste...). Ce qui m'étonne, c'est que j'ai toute ma tête, chose rare, et je ne délire pas plus que d'habitude, j'arrive même à lire et à écrire. J'ai alors un doute sur mon thermomètre, mon compagnon de voyage depuis 9 ans : il y a en effet une petite coupure dans le mercure, ce qui pourrait bien lui faire marquer 1 degré de plus que ma température normale. Quoi qu'il en soit, c'est sûr, j'ai de la fièvre. Dois-je téléphoner à l'ambassade de France pour demander conseil ? Dois-je me faire rapatrier par mon assurance-voyage ? De toute façon, le prochain vol sur Brisbane (Australie) n'est que mardi, et c'est celui que je dois prendre...

La nuit portant conseil, je remets à demain ma décision...

Repos jusqu'au repas. Je dîne avec appétit cette fois. C'est donc que je vais mieux, non ? Pour me remonter le moral, je me raccroche à tous les signes d'amélioration. On fait ce qu'on peut... Second jour de traitement.

Samedi. Pas de pompe à eau cette nuit, mais un type a parlé et chanté faux dans un micro jusqu'à 4 heures du matin ! Heureusement que je dors pas mal la journée en ce moment ! Grosses transpirations aussi.

A 5 heures, je n'ai plus de fièvre, mais suis un peu patraque et bien faible. Je me sens tout drôle et ce n'est pas drôle. En plus, j'ai l'œil gauche qui suppure et suinte et le droit qui le regarde. Si ça continue, je pourrai bientôt chanter la célèbre chanson : " J'ai la rate qui s'dilate, l'estomac qu'est pas droit, l'abdomen qui s'démène...".

Petit déjeuner amélioré, avec du beurre et de la confiture cette fois.

Je sors, le temps est gris. C'est jour de grand marché et de départ du ferry qui relie deux fois par semaine Honiara, la capitale, en 6 heures. Beaucoup de monde. Au marché, les femmes travaillent, des enfants aussi et, comme partout, les hommes discutent, jouent aux cartes et aux fléchettes et jettent de grands traits de salive rouge produite par leur noix de bétel.

Je rejoins ma chambre à 11H30 et déjeune de trois petits morceaux de pizza (poivrons et ananas) que j'ai du mal à finir. Sieste. Au réveil, il pleut. Fatigué, je reste allongé sur mes draps propres, changés à ma demande ce matin.

Vers 16 heures, mon visage s'enflamme et j'ai froid, comme hier à la même heure. Mais cela dure bien plus longtemps aujourd'hui, plus de deux heures durant lesquelles je somnole, incapable de lire. Il pleut toujours et j'en ai marre... Marre d'être allongé et d'avoir mal au dos, marre d'être fatigué et de voir mon voyage gâché, marre de tout...

19 heures. Je n'ai pas faim, je n'arrive pas à finir mes deux malheureuses portions de pizza. Troisième et dernier jour du traitement antipaludéen. Dehors, il pleut, il pleut, il pleut, et c'est bruyant...

Dimanche. Très mauvaise nuit : insomnie, cauchemars, frissons à n'en plus finir, transpiration aussi, et martèlement de la pluie jusqu'à 3 heures du matin.

A 7 heures, je sors, il fait beau, je m'achète deux brioches pour mon petit-déjeuner, les rues sont désertes et je vais me balader dans les environs : village lacustre d'avant-hier, plage et petite rivière dans laquelle je me baigne. Les habitants sont tous dans les églises à cette heure-ci, tout est calme. Et des églises, il y en a, de toutes les sectes possibles et imaginables.

Je reste plus d'une heure allongé à l'ombre près de la plage, puis rentre doucement à l'hôtel à 13 heures.

Déjeuner d'une soupe chinoise, puis sieste jusqu'à 15H30. Après quoi je me sens beaucoup mieux et me balade dans les rues d'Auki. Le temps est agréable, le soleil se cachant souvent derrière les nuages. Sur le ponton, les jeunes nagent ou pêchent. Ici, c'est particulier : les bancs de sardines sont tellement grands qu'il suffit de jeter 4 hameçons reliés ensemble pour former un genre de petite ancre et de tirer un bon coup pour ramener une fois sur deux un poisson. Pas besoin d'appât. Certains pêchent même avec un clou tout droit, franchement je n'ai pas compris comment ça marche...

Je rentre à l'hôtel à la nuit et dîne avec appétit de riz et de poulet.

Lundi. Il se remet à pleuvoir à 4 heures du matin et ça me réveille. A 7 heures, copieux petit-déjeuner, avec deux oeufs au plat. La pluie a cessé et je sors me promener. Je me sens presque en forme. Marché, petits pêcheurs, le train-train quotidien, quoi. Beaucoup d'enfants ne vont pas à l'école, malheureusement pour eux.

Un vieux pêcheur a un filet accroché à deux bambous croisés soutenus par une perche plus longue. Lorsqu'il le retire de l'eau avec beaucoup de peine, il est largement récompensé : il vient d'attraper plus d'une centaine de petits poissons.

Ma journée se passe ainsi, à regarder les gens vivre. Je mange correctement à midi et le soir, avec appétit. Je reste faible, bien sûr, mais ma galère semble finie, la maladie éloignée, il était temps... Mon moral, surtout, est bien remonté.

Mardi. Sueurs froides durant la nuit, mais réveil en forme. Beau temps. C'est malheureusement aujourd'hui que je m'en vais...

A 6H30, taxi pour l'aéroport de brousse. Mon vol n'est que trois heures plus tard, j'ai ainsi le temps de flâner dans le village près de la piste d'atterrissage, un garçon m'y guide. Les maisons sont bien alignées, les allées fleuries et le tout bien propre, ce qui est rare ici (les rues d'Auki et d'Honiara sont jonchées de détritus). Charmant village et charmants habitants. Belle plage aussi, et petite rivière qui y débouche, tout pour plaire et être heureux. Et pourtant...

Mon avion arrive, un 6 places, et je décolle à l'heure, 9H40, survole la mer et de belles îles coralliennes et atterris à **Honiara** 35 minutes plus tard. Trentième atterrissage depuis le début de ce voyage, eh oui !

Taxi pour la ville, il fait lourd et chaud. Je laisse mon sac à dos dans un restaurant chinois et pars me balader en ville : achat d'un tee-shirt, change à la banque, poste, 40 minutes d'Internet. Je cherche aussi à acheter un petit thermomètre de voyage, mais pas trop petit quand même, qu'il n'aille pas s'égarer entre mes grosses fesses velues (au fait, j'ai bien dû perdre 5 kilos cette semaine, comme quoi toute chose a du bon).

Je retourne ensuite au restaurant, prépare mon séjour à Brisbane, déjeune d'un " Fish and chips ", la spécialité du coin, puis repars à l'aéroport avec le taxi revenu me chercher.

Envol à 16 heures pour l'Australie, je retarde ma montre d'une heure. Le Boeing 737 est à moitié plein. Un siège vide me sépare heureusement de mon imposante voisine, 150 kilos au moins, des bras trois fois comme les miens, et les cuisses... j'ai préféré ne pas regarder. En tout cas, elle déborde largement de son fauteuil. L'hôtesse de l'air lui donne même deux plateaux repas, véridique. Peut-être qu'après tout, occupant une place et demi, elle doit payer deux billets. Quand l'hôtesse repasse avec son plateau de bonbons, elle s'en prend deux pleines poignées qu'elle fourre dans son sac. Amusant.

Et puis je suis inspiré, j'écris encore une chanson : Les poux. Les trois heures de vol passent ainsi très vite.

Et voilà, exit les Salomons. Finalement je n'aurais pas vu grand chose de ce sympathique pays, il faudra que j'y revienne, mais en bonne santé cette fois...

En Australie du mardi 19 au mardi 26 novembre 2002 (douzième et dernière semaine)

Et non, la galère n'est pas finie : une semaine de temps pourri en Papouasie-Nouvelle-Guinée, une semaine de maladie aux Iles Salomon et maintenant...

Ce **mardi**, à 18 heures, j'atterris donc à **Brisbane**, 1 600 000 habitants, troisième ville d'Australie, capitale de l'état du **Queensland**, " l'état du soleil et des vacances ". Brisbane, ville importante construite dans les méandres du fleuve Brisbane, qui se jette plus loin dans la mer de Corail. Brisbane, où il fait beau et chaud.

Je passe normalement l'immigration puis suis arrêté par les douaniers, qui me fouillent durant une heure et demi, vidant entièrement mon sac à dos, épiluchant tous mes papiers, faisant des prélèvements avec des tampons et me posant des tas de questions. Au bout de trente minutes, ils m'apprennent qu'ils ont relevé dans mes affaires des traces de drogue, et pas seulement à un endroit, à trois : dans ma ceinture de voyage, dans mon sac à main et dans mon sac à dos. J'ai beau leur répéter que je ne prends pas de drogue, que je ne fume même pas de tabac, ils ne me croient pas. Je suis désespéré... Et, pour couronner le tout, ils disent que mon passeport est un faux et me font voir un pli sur la photo que je n'avais jamais remarqué auparavant (l'ont-ils fait eux-même ?). Tout cela ressemble à un coup monté, à un complot, mais dans quel but et pourquoi ? Une heure et demie...

Après quoi, sans un mot d'excuse, ils me laissent repartir. Curieux accueil ! Moi qui étais content de passer une nouvelle semaine en Australie, je suis refroidi... Et encore, heureusement, que je ne portais pas tee-shirt Ben Laden !

Sur ce, j'attrape in-extremis le dernier train qui relie l'aéroport à la capitale. Il fait nuit lorsque j'arrive et Brisbane est lugubre, vide. Des noms de rue manquent et je me perds un peu.

Et ma galère continue : je visite les auberges de jeunesse les unes après les autres, une dizaine, tout est complet, ce sont les vacances d'été qui commencent ici. Au bout d'une heure et demie, à 21H30, désespéré, je finis par trouver une chambre, mais libre pour une seule nuit. Je n'en pouvais plus...

Mercredi. J'ai bien dormi et suis en forme. Il fait beau.

Dès 6H30, je commence à revoir les auberges de jeunesse pour trouver une chambre pour ce soir, sans succès. Après une heure et demie d'Internet, je déjeune. Enfin, à 9 heures, je trouve une chambre dans une auberge tenue par un vieux Sicilien, juste à côté, et j'aménage. Elle est vieillotte, très mal située, sans doute bruyante, mais a sa propre salle de bain. Et puis je n'ai pas vraiment le choix.

Je suis maintenant libre d'aller visiter Brisbane, l'esprit reposé, même si je n'ai toujours pas digéré mon aventure d'hier (et quelles répercussions va-t-elle avoir ? Obtiendrai-je la permission de revenir en Australie la prochaine fois ?).

Brisbane est une ville désordonnée, bâtie un peu n'importe comment. Dommage, car il reste quelques belles bâtisses, malheureusement dénaturées par les immeubles environnants. La circulation est fluide, les rues assez calmes.

Je fais des achats urgents, notamment un short, des chaussettes et des tennis que je garde sur moi (j'ai donné les miennes à un jeune des îles Salomon). Quelques CD aussi, que je n'arrivais pas à trouver en France (deux Clapton et un Peter Gabriel, par exemple). Des cartes routières pour préparer mon prochain séjour ici. Un tee-shirt d'Australie et un beau livre de photos. Je donne aussi mes 25 films de 37 poses à développer, c'est deux fois moins cher qu'en France pour la même qualité.

Je confirme mes billets d'avion ; toujours pas de vol Londres-Marseille à une heure raisonnable (13 heures de transit), je rentrerai donc mardi sur Nice comme prévu.

A midi, les rues s'animent, c'est même carrément la cohue. Déjeuner dans un restaurant chinois, bof, nourrissant mais un peu écœurant.

Je me balade ainsi toute la journée, monte dans la tour de la mairie (belle vue) et finis par l'agréable jardin botanique. Je passe aussi chez le ratiboiseur, récupère ensuite mes photos et fais 4 heures d'Internet pour me mettre complètement à jour (ça me coûte la peau des fesses).

Je rentre à l'auberge de jeunesse vers 21 heures et commence à classer mes photos. J'ai bien marché, bien travaillé et je ne suis pas fatigué, génial !

Mais, bien refroidi par le contrôle policier, je n'ai toujours pas décidé de ce que je ferai demain...

Jeudi. Levé à 5 heures, je continue le classement de mes photos durant plus de 2 heures. Et puis j'ai finalement décidé de ne pas louer de voiture pour deux jours, comme je l'avais initialement prévu, mais de participer à des excursions organisées. Pourquoi ? D'abord, je ne me sens pas assez en forme pour conduire et affronter la circulation ; et puis cela me reviendra moins cher. J'achète donc deux tours d'une journée, ce qui me donne droit à un tour supplémentaire gratuit d'une demi-journée.

Je rejoins la gare routière à 8 heures et déjeune au stand Mc Do en attendant le départ de mon excursion pour la Sunshine Coast. Il fait très beau.

Nous partons à 9 heures dans un luxueux car climatisé, dans lequel il faut mettre les ceintures de sécurité ! Traversée de Brisbane, puis route vers le nord par l'arrière-pays, en passant devant les Glass House Mountains.

A 10h15, visite d'une ferme de culture d'ananas, petit tour en train. Quelques animaux aussi, dont des alpacas d'Amérique du Sud. Nous repartons au bout d'une heure et demie.

A 12H30, arrêt dans la petite ville balnéaire de **Noosa**. C'est paraît-il la plus charmante des villes nouvelles de la Sunshine Coast et de la Gold Coast, mais moi je n'aime pas spécialement : alignement d'immeubles tout le long de la plage et de commerces de luxe dans la rue principale. Même si la plage est belle, aucun intérêt... J'y déjeune toutefois.

Nous repartons à 14 heures, en longeant la côte cette fois-ci. 50 minutes plus tard, nous arrivons à **Mooloolaba**, pour la visite de l'aquarium Underwater World. J'y découvre encore quelques espèces de moi inconnues et contemple une voiture transformée en aquarium, original. Mais le clou de l'endroit, c'est un tunnel vitré, dans lequel les visiteurs circulent sur un tapis roulant et peuvent contempler les poissons nageant autour et au-dessus d'eux. Magnifique ! Et c'est impressionnant de voir les requins et les raies de si près.

Retour à Brisbane à 17H45. Dans une forme moyenne, je rejoins mon auberge de jeunesse, après avoir passé une excellente journée, superbement organisée. Je continue de classer mes photos jusqu'à 22 heures.

Vendredi. Réveil habituel à 5 heures et classement de mes photos, moyennement réussies, jusqu'à 8H30. Il fait toujours beau.

Petit-déjeuner au Mc Do et départ en excursion à 9H30. Petit tour en ville, puis croisière sur la Brisbane durant 70 minutes. A côté de moi, un jeune homme pratiquement chauve. Nous remontons le fleuve : immeubles et maisons, quelques petits parcs, puis l'université et un quartier résidentiel aux maisons cossues. A la sortie de la ville, les arbres fourmillent de chauve-souris. A côté de moi, le chauve sourit (ah, ah !).

A 11H15, débarquement au **Lone Pine Koala Sanctuary** qui, comme son nom l'indique, abrite des koalas, environ 130, mais aussi d'autres animaux comme les kangourous, opossums, wombats et j'en passe... Les koalas doivent être d'origine corse (de la famille des Guidicelli ?) : en effet, ils ont la particularité de dormir ou se reposer 19 heures par jour !

Le car nous récupère à 12H30 et nous roulons jusqu'au quartier de la Rive Sud de Brisbane. Quartier libre durant 70 minutes, j'en profite pour me balader le long du fleuve jusqu'au lagon aménagé et pour déjeuner.

13H40. Nous repartons, 30 minutes à travers la ville jusqu'à l'Australian Woolshed, une ferme touristique d'élevage de moutons. Présentation de 8 races de moutons, bien différentes les unes des autres. Tonsure complète d'un mouton, à la main, en moins de 4 minutes. Démonstration du travail du chien de berger pour rassembler les bêtes. Mini-zoo regroupant koalas, crocodile, kangourous et quelques oiseaux. La température est agréable.

Plus d'une heure après, le car nous emmène jusqu'au sommet du Mont Coot-Tha, d'où la vue sur Brisbane et le fleuve qui y serpente (comme à Paris) est magnifique, le top.

De retour au terminal avant 17 heures, je fais quelques achats de nourriture, puis une heure d'Internet avant de rentrer à l'auberge. Je continue le classement de mes photos jusqu'à 23 heures. Mais il me manque un album pour finir...

Samedi. Réveil 5 heures, musique et lecture. Il fait beau.

Départ pour deux heures d'excursion gratuite dans Brisbane à 9H30. Joli point de vue de Kangooroo Point, Brisbane vue sous un autre angle. Traversée de Chinatown. Autre point de vue en surplomb.

Retour à 11H30 sur la Rive Sud. J'en profite pour visiter le musée et la galerie d'Arts, déjeune et prends un bus pour Chinatown et le marché de Brunswick, à la recherche d'album photos identiques à ceux que j'ai déjà achetés ; introuvables. Je reviens en train vers 17 heures et rentre à l'auberge. Le patron est un vieux Sicilien complètement antipathique, grincheux, fou furieux, radin au possible et malpoli, ce qui a pour moi l'avantage de faire fuir tous les touristes et de me retrouver pratiquement seul ici. Fatigué, je me couche de bonne heure.

Dimanche. 5 heures, j'ai mal dormi et du mal à me lever. Depuis hier, j'ai mal sous les aisselles. En plus, ce matin, léger mal de cœur, pas faim et douleurs à la tête : j'ai bien peur que ma malaria ne soit pas guérie. Je dois passer un nouveau test, mais comme c'est dimanche et que je m'envole lundi, je suis obligé d'attendre mon retour à Marseille mardi. D'ici là... Avec les cartes routières achetées cette semaine, je commence à préparer la seconde partie de mon voyage en Australie (au printemps ?).

A 10 heures, je sors, fais un tour en ville puis au marché le long du fleuve. Il fait beau, mais je suis fatigué et j'ai froid, je crois bien avoir de la fièvre. Je déjeune quand même, fais une heure d'Internet et rentre à l'auberge vers 16 heures, épuisé. Je dors une heure et me sens un peu mieux. Je finis ensuite de préparer mon futur voyage en Australie, puis dîne et me recouche de bonne heure, après avoir recommencé un traitement de Quinine (un comprimé toutes les 4 heures).

Lundi. Mauvaise nuit, transpiration et fièvre.

A 9 heures, je me rends avec mes bagages à la gare routière, donne mon dernier film à développer, achète deux nouveaux albums et finis le classement de mes photos, environ 900 au total).

A midi, je rejoins l'aéroport en train. Ce n'est pas la grande forme : à moitié ensuqué, tête qui bourdonne, petite surdité, faiblesse et mal de cœur... (effets de la Quinine ?)

Décollage pour Singapour à 14 heures, 7H30 de vol, atterrissage à 19H30 et 4 heures de transit.

Redécollage pour Londres à 23H40, plus de 14 heures de vol. Compte-tenu de mon mal au cœur persistant, je préfère sauter le dîner et ne tarde pas à m'endormir dans un fauteuil assez confortable, près du hublot.

Mardi. Assez bien dormi, durant 8 heures. Ayant peur de vomir, j'ai volontairement omis de prendre ma Quinine à 3 heures du matin, mais reprends mon traitement à mon réveil.

14 heures de vol, c'est long, et je suis content d'enfin atterrir à Londres à 5H50 heure anglaise. Je viens juste de terminer mon dernier livre. Mais là, désespoir, j'apprends qu'il n'y aura pas de vols sur la France au moins jusqu'à demain après-midi, les contrôleurs aériens français faisant leur grève annuelle...

Et puis, comme en ce moment rien ne va pour moi, je mets plus de 3 heures pour récupérer mon sac à dos enregistré jusqu'à Nice, en devant même changer de terminal. Et, quand je l'ai enfin, je m'aperçois qu'il a été abîmé durant le vol et perds encore du temps à faire une déclaration...

Méto jusqu'à la gare de Waterloo et très longue attente pour avoir un billet pour l'Eurostar (les Anglais sont aussi bien organisés que les Français, comme je peux le constater...). Avec mon sac à dos très lourd, je suis épuisé et fourbu, j'ai l'impression de vivre dans le flou.

Surprise et déconvenue : le prix du billet pour Paris, en seconde, est exorbitant, 149 £, soit 234 euros, beaucoup plus cher qu'un vol sur Marseille. Le train partant à 11H53, j'ai juste le temps d'acheter deux livres de poche français et un menu fast-food et de retirer de l'argent anglais au distributeur (quand ces idiots se décideront-ils à passer à l'euro ?) pour pouvoir payer les 20 cents à l'entrée des toilettes !

Le voyage se passe bien, j'arrive à Paris Gare du Nord 3 heures plus tard, prends le métro, change de ligne et arrive à la Gare de Lyon, où j'achète un billet de seconde pour le TGV de 16H50. Mon compartiment est plein de fonctionnaires Cgétistes en grève (une race que je supporte vraiment mal) venus manifester à Paris (c'est toujours les nantis qui emmerdent tout le monde... Avec tous leurs avantages, s'ils ne sont pas contents de leur sort, ils n'ont qu'à rejoindre le privé !).

Nous roulons 7 minutes, puis le train s'arrête, je crains le pire, au point où j'en suis, à demi-comateux... Le train repart au bout de 15 minutes, ouf ! Je sommeille le reste du voyage et arrive à Marseille à 20 heures. Métro et marche jusqu'à mon immeuble, ascenseur en panne, 4 étages à pied. Exténué. Mais, enfin, je suis chez moi, après 22 heures d'avion et 6 de train...

Surprise quand j'ouvre la fenêtre : ma mouche est là qui m'attend, avec sa petite tâche rouge sur la tête, revenue d'Australie je ne sais comment. Champion, elle a l'air moins fatiguée que moi... Retrouvailles émues... Je la pèse : elle n'a pas perdu un gramme !

Voilà, se termine un voyage magnifique de trois mois (et 33 vols). Dommage qu'il ait malheureusement été si perturbé ces trois dernières semaines. Qu'y faire, c'est la vie...

- F I N -